

action
101 POÉ
TIQUE

POÈTES DE L'INDE



ELISABETH ROUDINESCO - JEAN-BAPTISTE PARA
ROTTERDAM : POETRY INTERNATIONAL 85

101

action poétique

rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.

publié avec le concours du Centre National des Lettres

Ce numéro a été réalisé par Jean-Pierre Balpe

A PARAÎTRE

N° 102 (déc. 85) : Pierre Reverdy...

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITE DE REDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Berget, Yves Boudier, Martine Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.

SECRETAIRE GENERAL : Jean-Pierre Balpe.

COUVERTURE : Conception Jordi Vidal et Pierre Delvincourt.

DIFFUSION : A partir du n° 80 : Distique, 17, rue Hoche - 92240 Malakoff -
Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 150 F — Etranger : 230 F
France : 8 numéros : 270 F — Etranger : 400 F
(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy
I.S.B.N. : 2-85463-037-2

Dépôt légal : 3^e trimestre 1985
N° Commission paritaire : 56995

Imp. Le Castellum - 30000 Nîmes

POETES DE L'INDE

Ouverture : Jean-Pierre Balpe	2
Remerciements	3
Plaidoyer pour l'Inde Nouvelle : Jayant Dhupkar	4
<i>Poètes de langue Indo-anglaise</i> (Lawrence Bantleman, Margaret Chatterjee, Nissim Izeziel, Tribhuvan Kapur, Arvind Krishna Mehrotra, Pritish Nandy, Tilottama Rajan)	5
<i>Poète de langue Assamèse</i> (Nirmalprabah Bardoloi)	14
<i>Poètes de langue Bengali</i> (Lokenath Bhattacharya, Nirendranath, Chakravarti, Sakti, Chattopadhyay, Pushkar Dasgupta, Vijaya Mukhopadhyay, Sarat Kumar Mukhopadyay)	16
<i>Poète de langue Dogri</i> (Padma Sachev)	23
<i>Poètes de langue Gujerati</i> (Jhinabhai Desai, Suresh Joshi, Mala Kapadia, Kavaji Patel, Jayant Pathak)	24
<i>Poètes de langue Hindi</i> (Raghuwir Sahay, Sarweshar Dayal Saxena, Satya Brat Sharma, Shamsheer Bahadur Singh)	29
<i>Poètes de langue Kannada</i> (B.C. Ramachandra Sharma, Siddalingaiah)	35
<i>Poètes de langue Malayalam</i> (Vyloppillil Sreedhara Menon, Akkitham Achyuthan Namboodiri, Ramesan Nair, Ayyapa Panikkar)	39
<i>Poètes de langue Marathi</i> (Balkrishna Bhaqwant Borkar, B. S. Mardhekar, Sumati Sant, P. Sadanand Rege, Keshav Meshram, Tyambak Sapkalé, Narayan Survé)	48
<i>Poètes de langue Punjabi</i> (Amrita Pritam)	61
<i>Poètes de langue Tamoul</i> (Pasuvaya, Dharmoo Sivaramoo, Hari Srinivasan, T. S. Venugopalan)	63

Victor Hugo

Elisabeth Roudinesco : Funérailles	72
--	----

Poèmes

Jean-Baptiste Para : Les marches de l'Est	74
Antoine Mage de Fiefmelin : Sonnet	79

Notes Informations Editions Revues

Reuves : Yves Bergeret / *Courrier d'un lecteur* / *Anawratha* : J. Guglielmi / *Misère de la sociobiologie* : J. Salvat / *Rotterdam* : *Poetry International* : H. Deluy / *Passionnaire* : H. D. / *Numéros disponibles* / *Bulletin d'abonnement* / *Tomates à la provençale* : H. D.

OUVERTURE

Dix neuf langues officielles, près de huit cent millions d'habitants, 500 revues de poésie pour le seul Bengale (capitale Calcutta), ce numéro, dès le départ, est une gageure et nous ne l'aurions certainement jamais réalisé si, à la demande du CEDEFSI (Centre for the Development of French Studies in India) je n'avais fait, en octobre 1984, un voyage en Inde pour rencontrer des enseignants de français et des poètes indiens. Leur amitié, leurs conseils, les discussions que nous avons pu avoir, leurs travaux de traduction ou de pré-traduction ont, seuls, permis que naisse cette tentative très insuffisante certes mais qui se veut une ouverture vers l'immense territoire de l'écriture poétique indienne contemporaine.

Pourtant, malgré cela, malgré les lentes discussions sur les terrasses dans les après-midi chaudes peuplées d'écureuils rayés, de corbeaux bleus et de singes effrontés, ce numéro reste très en-dessous de ce qu'il aurait fallu pouvoir faire : il ne présente qu'un échantillon trop restreint de la richesse de la poésie indienne contemporaine et ne se veut donc, en aucune façon, une anthologie. Obligatoirement, il est de parti-pris...

Pour l'essentiel, nous nous sommes efforcés de respecter deux principes :

— donner une vision la plus ouverte possible de la poésie indienne contemporaine en essayant de puiser dans un nombre important de langues différentes et en n'acceptant que des productions d'auteurs écrivant et vivant dans l'Inde d'aujourd'hui (la seule concession faite à Jayant Dhupkar est Mardekhar, poète mort en 1956), sans se soucier spécialement de leur notoriété indienne. Nous prenons le risque de nous tromper !

— essayer, le plus souvent possible, d'éviter le filtre de l'anglais en travaillant, grâce à nos nombreux amis venus de toutes les régions de l'Inde, à partir des langues originales. Cela, hélas ! n'a pas toujours été possible... Qu'on sache seulement que la plupart des écrivains indiens eux-mêmes, ne lisent les textes de leurs compatriotes parlant une langue différente de la leur

qu'à travers des traductions anglaises et que nombre de ces « traductions » anglaises sont l'œuvre des auteurs eux-mêmes. Cela, peut-être, nous sera un peu à décharge...

Nous remercions tout particulièrement Marie-Claude Kirpalani, attachée linguistique du CEDEFSI auprès de l'Ambassade de France à New-Dehli, ainsi que Jayant Dhupkar professeur de l'Université d'Hyderabad pour l'aide continue qu'ils nous ont apporté et les nombreux contacts qu'ils nous ont permis d'avoir.

Nos plus sincères remerciements également à Mme et M. :

Umashashi Bhalerao

Gita Bhatt

Pushkar Dasgupta

Mangala Herkal

Lota Janhar

Hemante Joshi

Shubka Kamat

Jean-Jacques Magraner

Sheela Puri

Balu Rao

Sumati Sant

S.B. Sharma

qui, à divers titres, nous ont apporté leur aide et leurs conseils.

Les illustrations de ce numéro sont de Narayanan Akkitam, né en 1939 au Kerala, peintre et graveur, qui vit et travaille à Paris depuis 1967.

Il y eut un temps (qui dura tout de même quatre ans) où je fréquentais en France le monde des indianisants. Y venaient des étudiants, des philosophes, des intellectuels, des jeunes un peu paumés, un peu bohèmes qui s'intéressaient à mon pays : certains cherchaient le nirvâna, d'autres du haschich, d'autres encore voulaient étudier ce lointain pays pour son cousinage indo-européen.

Ce monde d'indianistes m'a beaucoup appris.

Dont l'essentiel sur l'Inde elle-même : les travaux des grands indologues (mes respects Messieurs, mes hommages Mesdames !); de grands penseurs qui regardaient et regardent l'Inde au travers de gros bouquins, d'épaisses lunettes et leurs optiques structuralistes, sociologiques, anthropologiques... et quoi d'autre ? J'ai bien aimé ces orientations théoriques et leurs travaux pratiques, leurs conclusions pénétrantes m'ont fasciné et me fascinent encore, mais n'était-ce pas qu'un exercice intellectuel pour muscler un peu leur matière grise ?

Ou bien ne voulait-on pas modeler la matière, oh combien flexible, de l'Inde pour la faire entrer dans une structure ?

Quand je voyais qu'un chercheur, pris dans son jeu du travail (ou jeu/travail comme disait Barthes) oubliait qu'au-delà de la matière qui se montre à l'œil nu et opaque se cache une réalité vivante et qui dépasse et (pourquoi pas ?) contredit la première, je m'écriais :

« Attention, une Inde peut en cacher une autre !... »

La synthèse en est impossible car la vie continue.

On peut bien faire une thèse, cent thèses, pas la synthèse... Non seulement elle est impossible, mais il est interdit de la faire sans arrêter l'élan vivant de la pensée...

Pourquoi vouloir que tout homme né brahmane agisse comme son ancêtre de l'époque védique ?

Ou que toutes les indiennes ne fassent, suivant l'exemple de Sita, l'épouse modèle de Rama, et de ses amies que marcher derrière leurs « Aryaputra » respectifs (1) ?

Et qu'il en soit de même pour toutes les castes ?...

Non, amis, l'Inde aujourd'hui est autre, et c'est bien ainsi : nous même nous ne nous y reconnaissons pas, même si objectivement — comme vous dites — nous nous y efforçons...

Il y a certes un rapport entre l'Inde d'antan et celle d'aujourd'hui.

C'est celui d'une histoire millénaire, comme le nom du pays, comme sa terre ou comme ce parti du Congrès qui déjà dirigeait le pays sous la présence anglaise (mais est-ce bien le même ?)

Tout a évolué

Tenez compte de cette évolution pour que l'Inde éternelle ne vous cache pas la vue de l'Inde d'aujourd'hui !...

(1) Aryaputra est l'appellation respectueuse donnée par les épouses à leurs maris.

Poètes de langue Indo-anglaise

Lawrence BANTLEMAN

HAIKU VARIORUM

1

Quelqu'un n'est pas venu.
Laisse la porte ouverte.
Au moins
Demeure la porte.

2

Le Temps : tourne le couteau
Et joue le jeu
Des enfants et qui
Sera le roi, il le désignera.

3

Un croisement. Vire ; il
Y a un chemin pour toi
Et un croisement
Une fois encore.

La ligne finit
 Où finit la page ;
 Au-delà
 Ecris sur l'air.

(Traduit par Anne Getzler)

Margaret CHATTERJEE

SALUT A UN PHILOSOPHE ZEN DANS LA MOUSSON

Si tu portes des verres non teintés
 Tu pourras
 Saisir cette singularité :
 Le vert des plumes du perroquet
 Est semblable à celui
 Du margousier sous la pluie.
 Mais tes verres
 Ne seront pas teintés
 Et il y aura
 Une pluie de mousson.
 Et tu regarderas
 Cela
 Et rien
 D'autre

(Traduit par Héroïse Neefs)

LA NUIT DU SCORPION

Je me rappelle la nuit où ma mère
a été piquée par un scorpion. Dix heures
de pluie ininterrompue l'avaient conduit
rampant sous un sac de riz.
Lâchant son venin — éclair
de queue diabolique dans la pièce obscure —
il s'est risqué sous la pluie à nouveau.
Les paysans venus comme des nuées de mouches
ont bourdonné cent fois le nom de Dieu
pour paralyser le Malin.
Avec des bougies et des lanternes
qui jetaient des ombres de scorpion géant
sur les murs cuits par le soleil
ils l'ont cherché : ne l'ont pas trouvé.
Ils ont clappé de la langue.
Chaque mouvement du scorpion, disaient-ils ,
avait son venin dans le sang de ma Mère.
Qu'il ne bouge plus, disaient-ils.
Que les péchés de tes naissances antérieures
se réduisent en cendres ce soir, disaient-ils.
Que ta souffrance atténuée
les infortunes de ta prochaine naissance, disaient-ils.
Que ta douleur diminue
la somme du mal
qui compense dans ce monde irréel
la somme du bien.
Que le venin purifie ta chair
du désir, et ton esprit de l'ambition,
disaient-ils, et ils se sont assis par terre

en cercle autour de ma mère,
sur chaque visage, la compassion paisible.
D'autres bougies, d'autres lanternes, d'autres voisins,
d'autres insectes, et la pluie incessante.
Ma mère se tordait et se tordait
gémissant sur la natte.
Mon père, sceptique et rationnel
essayait tour à tour blasphèmes et prières,
poudres, mixtures, simples et hybrides.
Il a même versé un peu de paraffine
sur l'orteil piqué et l'a enflammée.
J'ai regardé cette flamme se nourrir de ma mère.
J'ai regardé le saint homme accomplir ses rites
pour apprivoiser le venin de son incantation.
Au bout de vingt heures
il perdit son dard.

Ma mère dit seulement,
Grâce à Dieu, le scorpion m'a choisie
et a épargné mes enfants.

(Traduit par Héroïse Neefs)

POST MORTEM

Rien n'arrivera
 Je le sais ;
Rien ne viendra
 Je le sais ;
Après la mort viendra
La mort, la mort, et la mort.
Infiniment.

Rien n'arrive jamais
 Je le sais ;
Il n'y a rien.
Après la mort il y aura
La mort, et la mort,
Et la mort.
Eternellement.

(Traduit par Anne Getzler)

MOTS

On ne peut pas accepter, dis-tu,
La propension des
Mots à approcher d'un
Point de fuite ;
Le silence ne serait-il
Pas mieux ?
Je devrais expliquer.
Je ne veux pas les suspendre
En lignes comme
Des lumières électriques
Dans une jungle de ciment,
Etalage criard,
Et si dispendieux.
Je préférerais qu'un seul mot
Te pique d'un vif plaisir,
Comme on trouve une seule
Petite fleur, blanche
Et grand ouverte
— Unique survivante du gel.

(Traduit par Anne Getzler)

DISTANCE EN MILES

Sur les cartes, elle occupe toujours
La même place : distante de la côte,
Deux pouces dessous
La chaîne de montagnes. Mais l'homme
Qui tourne la page ne sait pas
Qu'elle est aussi plate qu'une lame, plus
Vulnérable qu'un enfant, inaccessible
Par terre ou air. Elle est en face de moi.
Je vois ses tours
De ma fenêtre, je l'appelle par son nom
Et elle répond,
Elle s'effarouche facilement.
C'est une après-midi d'hiver et le soleil
dessine des rectangles inégaux
De lumière dans chaque cour, au soir
Les oiseaux seront à nouveau visibles.
Loin de nous, près de la rivière
Autrefois louée aux pêcheurs,
Un petit camion d'Allemagne de l'Est envoie sa fumée.

(Traduit par Héroïse Neefs)

il a reconnu les bras chargés de fleurs brisées l'esprit rétif cherchant répit
reconnaissance et peut-être résurrection seule l'impuissance la crainte
c'était il le savait le même été courant dans sa tête la même
voix cette façade qu'il ne connaissait que trop bien la lumière de ses
propres yeux les débris de sa foi prisonniers des cuisses métalliques
et du miroir de sa chevelure cela donc ce sont des nuits et le
U corps affamé l'étrange métamorphose de l' esprit
L défini en termes de considérations paramétriques la foi
T et ce qui lui ressemble l'œil cherchant le soleil intérieur
I attaquant la chair nue déchirée par le désir haine
M angoisse c'est la même folie cherchant son
A héros réalisation sculptée au-delà des formes

SINON PAIX

R c'est le corps enroulé dans le sable posant
A des questions auxquelles le feu refuse de répondre c'est
T là mes dieux réchauffant mon lit mon prophète croissant faux
I zarathoustra en symphonie entraîne la vérité vers le chemin que
O nous devons parcourir nous-mêmes au-delà des symétries dans l'
R orbite des yeux brûlants les églogues du printemps chargées des
E masques de la mémoire ce sont les quatre fleurs dans leur veille
G ce sont les pierres qui chevauchent le silence l'aigle qui meurt dans
U tes cheveux cet amour désigne sous ton voile la définition
M finale qui embarrasse l'arrogant une poignée de sueur
et de douleur l'amour qui s'insinue dans l'ambition là sont tes seins aussi chauds
que le sable plus durs que l'écorce qui habille tes hanches maintenant tout ce qui
reste

maintenant que tu remontes le temps au point où les formes linéaires
convergent et où les angles s'égalisent c'est l'origine de la faim qui est maintenant
C déterminée sur tes deux axes de violence et de haine ce sont ces mêmes points
E du graphe sur une ligne droite montant vers la droite là où les joints
T se desserrent et où l'amour est indivisible où les chevilles donnent forme aux
T soirs le sang est plus sale que la boue qu'il arrose c'est mon serpent jouet
E qui te pénètre ce soir ma semence dans ton ventre devient ton
enfant c'est la vierge d'auschwitz qui monte
G le cheval ailé de la haine c'est le destin documenté
U violence d'une autre forme cette folie ton corps
E retournant là où les choses ont commencé leurs souffrances originelles
R retournant et ce verdict hérité
R
E

(Traduit par Anne Getzler et Héloïse Neefs)

MADAME BELLADONNA

N'essaie pas de jouer de cette lyre.
Elle n'a pas de cordes.

Madame Belladonna en ouvrant grand
Ses yeux insondables, a réduit l'uni
vers à une triste mélodie,
Et le monde à une noire.
Cinq lignes : suggestives, éloquentes, parallèles.
Le jour a sept mesures : noires, parallèles.
Ecoute le métronome. Il bat comme une pendule.
Régulièrement. A sept heures tu subiras la sonnerie discordante.
Une gamme monte, une autre descend.
Souviens-toi, nous sommes tous des instruments dans les mains du
temps.

(Traduit par Anne Getzler)

Poète de langue Assamese

Nirmalprabah BARDOLOI

PAR-DELA LA LENTEUR DES JOURS ET DES NUTTS

Tout au long des jours de la sorte
comme cela exactement, le jour, la nuit
entiers.

Je vais, je viens
dans le séjour de mes désirs
Je vais, je viens, assis pourtant
dans la sombre chambre sordide
Je ne puis dormir
ni m'éveiller.

Je sais que la serrure
est un peu plus haut
Je ne puis plus lever le bras
Je ne puis plus réclamer de l'aide
Je ne puis qu'aller et venir
Et aveugle, exsangue, espérer
Qu'un jour
Quelque chose adviendra
Comme cela, exactement.

(Traduit de l'anglais par Gil Jouanard)

INUTILE VEILLE

L'oreille à l'affût,
je suis resté un millénaire
près de l'escalier des ténèbres,
à attendre.

Tout paraît si dépourvu de sens —
jour après jour la venue du soleil
la chanson nocturne du corps
et les questions réciproques
de la sollicitude.

Les oreilles dressées
j'ai attendu.
Les ténèbres viennent et vont
par le regard et par le cœur
les yeux grands ouverts dans le noir
le cœur dénudé dans le noir —
Dans le noir
Oui, dans le noir.

PONT

Le murmure de la colombe,
bourgeons du cotonnier, bourgeons du moutardier,
Le chant de la flûte *siphung* ;
autant de ponts vers l'amour,
disait ma mère.

(Traduits de l'anglais par Gil Jouanard)

Poètes de langue Bengali

Lokenath BHATTACHARYA

PAROLE

Parole , tu es là , viens . Viens tout doucement , afin de ne pas te blesser ,
et de ne pas blesser non plus celui à qui , parole , tu appartiens .

Sors pure , parfaite . Que tout soit sans défaut — yeux — nez — sourcils — oreilles — jusqu'aux ongles des mains et des orteils .
Le cœur bat .

Les prêtres prononcent les formules de paix , les femmes de qualité sont prêtes : elles tiennent à la main les vases d'eau du Gange .

Parole , aujourd'hui l'aube pointe : à peine née , tu verras le soleil de cette terre . Nous prierons , afin que nos lacs , nos forêts et nos plaines fassent avec toi facilement commerce .

Hier soir , dès l'annonce de ta venue , le village s'est vidé de ses habitants . Hôtes très chers , dans cette chambre voici la foule des visiteurs . Cette fois , en effet , ce n'est plus Ram , Shyam , Yadu , Madhu ou Panchanan que l'on attend , c'est le roi des rois en personne .

Parole , ma vie , tu es là , viens . Quittant lentement ta gangue de ténèbres , sors .

(Traduit par France Bhattacharya)

UN NOUVEAU JEU FAIT FUREUR

Un auteur dramatique de gauche attend sa réhabilitation .
Un jeune homme courageux change d'habits à chaque instant.
Un démocrate bon teint fera aujourd'hui un discours pour défendre
la tyrannie.
Un amoureux transi tantôt divertit de ses bons mots une assemblée
de grenouilles ,
tantôt va baiser un serpent sur la bouche .
Un parfait bouffon monte sur la scène dans le rôle d'un grand
homme .

Dans la lumière changeante l'expression des visages se modifie ,
On reconnaît quelques malins .
Un nouveau jeu fait fureur à Calcutta ,
Les spectateurs n'en perdent pas une.

Un jeune chien a soudain grande envie de rugir comme un lion en
faisant trembler les dix directions .
Un idéaliste change de camp dans l'obscurité du soir .
Une jeune progressiste change l'ordonnance de ses tresses
pour jouir du printemps avec un nouvel amant .
Un astrologue contemple son visage dans le miroir de l'eau ,
Puis déclare , sans sourciller :
« Personne n'a jamais fait le mal au royaume de mon frère . »

(Traduit par France Bhattacharya)

JE PEUX PARTIR, MAIS POURQUOI FAIRE ?

Je peux aussi, je crois
m'arrêter et tourner en rond,
Pourquoi pétrir si longtemps du noir dans mes deux mains
sans jamais, comme les tiens penser à toi.
Maintenant quand la nuit je m'arrête au bord du précipice
la lune me fait signe : « Viens. »
Quand je suis sur une berge du Gange, dans mon sommeil
les piles de bois des bûchers disent : « Viens. »

Je peux m'en aller maintenant dans toute direction
que je veux mais — Pourquoi le faire ?

J'inclinerai la face de mon enfant pour l'embrasser.

Je partirai, bien sûr,
mais pas maintenant
j'emporterai avec moi tout de toi aussi
— ne pas partir seul, et pas avant mon heure.

(Traduit de l'anglais par J.P. Balpe)

DE MISTER A...

Il se fâche très fort si on l'appelle Shri ou Shrijukta A ou A-babu(1) ; aussi faudrait-il l'appeler Mr. A... Cependant, il accepte A-Sahib... De Mr. A, il est inévitable que nous exalions les innombrables qualités.

Primo : Mr. A est hautement cultivé puisque chez lui, des enfants jusqu'aux vieillards, tout le monde ne parle qu'anglais que, pour communiquer avec les domestiques, on se sert d'une langue extraordinaire faite d'un mélange d'anglais et d'une langue indienne ; que, chez lui, il y a deux chiens importés d'Europe, que ces deux chiens s'appellent Tom et Dick, que pour ses chiens Mr. A doit dépenser mille cinq cent roupies par mois ; que Mr. A joue au golf et au tennis ; qu'une magnifique pipe suisse orne toujours sa bouche ; qu'un de ses fils habite New York...

Secundo : Mr. A est respectable et de sang noble : son énorme maison est dans le quartier blanc, devant elle s'étend une vaste pelouse, ses deux voitures sont une Impalla et une Mercedes, sa maison est climatisée, le mari de sa fille aînée est un blanc, le Gourou Haridas séjourne toujours chez lui quand il passe à Calcutta avec ses quatre compagnes de méditation européennes ; chez lui, on ne se sert que de papier hygiénique « Made in England »...

Tertio : Mr. A est un bienfaiteur du peuple car il pense à sa patrie dès qu'il n'a rien d'autre à faire, il est président de deux associations nationales contre la cruauté envers les insectes, plusieurs ministres

(1) Shri : Monsieur ; Shrijukta : monsieur mais écrit, encore plus respectueux ; babu : oral, se met après le prénom de la personne à laquelle on s'adresse ; Sahib : nom donné aux européens.

lui donnent souvent des coups de téléphone, Mrs. A est présidente de trois clubs de femmes, Mr. A invite, une fois par semaine, des gens à des cocktails où l'on ne sert que des alcools d'importation ; Mr. A hante différentes boîtes de nuit où il rencontre des hommes illustres et respectables de la haute société ; il est toujours invité aux réceptions des consulats étrangers ; chez Mr. A on passe parfois des films X apportés d'Europe.

Quarto : Mr. A est vraiment un gentleman puisque, avec sa famille, il va au moins une fois par an en Europe ou aux Etats-Unis, que chez lui personne n'est jamais monté dans un tramway ni dans un bus, ni dans un minibus, qu'il invite souvent à déjeuner ou à dîner de nombreux sahibs, que les enfants de Mr. A portent des jeans Newman, Wrangler ou Lévis 501, que, chez lui, quatre vingt dix pour cent des objets domestiques sont de contrebande, que Mr. A augmente chaque année les salaires de son chauffeur, de son cuisinier et de ses boys respectivement de trois, deux et demie et deux roupies.

Quinto : Mr. A. est un grand dévot puisque, pour se plonger dans la méditation transcendante, son second fils, âgé de 18 ans, fume du chanvre, que sa seconde fille, âgée de 21 ans, participe aux camps d'hiver et d'été des cercles tantriques (2), que Mr. A est fondateur d'une société pour le bien être de la race canine, que, pour célébrer l'anniversaire du Gourou Haridas, c'est sous la responsabilité de Mr. et Mrs. A qu'on organise chaque année une « spiritual dancing night ».

Sexto : Mr. A est connaisseur en art et littérature, chez lui, tout le monde lit des écrivains comme Jean Bruce, Guy des Cars, Gérard de Villiers ou d'autres encore, chaque jour Mrs. A lit un roman de la collection Harlequin ; Mr. A est abonné à cinq magazines dont Play-Boy, des répliques des sculptures érotiques du temple de Konarak brillent çà et là chez lui, chez Mr. A, on peut voir côte à côte les deux précieux portraits du Mahatma Gandhi et du Gourou Haridas dans un cadre d'ivoire. Chaque matin, les yeux ouverts pendant une minute — les yeux fermés pendant une minute trente — les yeux mi-clos pendant une minute quarante-cinq — soit durant quatre minutes quinze, les mains jointes, Mr. A se recueille devant eux.

(2) Sous la conduite de gourous, des hommes et des femmes participent alors à des rencontres érotiques.

Il va de soi cependant, qu'au sujet de Mr. A, beaucoup de choses encore restent indicibles et impénétrables.

(Traduit par l'auteur. Adaptation J.P. Balpe)

Vijaya MUKHOPADHYAY

LA MAISON N'EST PAS A LA MAISON

De retour chez moi je m'aperçois que la maison n'y est pas.
Une grande porte
quelques fenêtres en mauvais état
m'interrogent en remuant :
« Qui voulez-vous ? »
La chose demande réflexion.
La maison est vide, la maison n'est pas à la maison.
Des locataires, semble-t-il, sur les chaises en bois,
des hôtes indésirables,
j'ai enfin compris,
Ma vue est trouble, mes jambes ne me soutiennent plus.

Seule !
Ma maison, aujourd'hui, n'est pas à la maison.

(Traduit par France Bhattacharya)

DIAPPOSITIVES

Sur le balcon du 9^e étage un homme en maillot de corps,
face au pont de Howrah,

Au 8^e étage une chemise en polyester se balance au vent,

Au 6^e un couple paisible, des tasses à thé,
dans des bacs en bois des plantes grimpantes.

Le soir tombe.

Au 5^e étage des enfants se chamaillent, comme dans une cage,

Le serviteur du 4^e plaisante avec la bonne de l'appartement voisin,

Du 3^e étage pend encore un sari pourpre.

Le soir tombe.

Le sari pourpre cache aussi le balcon du second,

La dame du premier étage se coiffe et jette au vent les cheveux
qu'elle vient de perdre,

Au rez-de-chaussée, c'est une banque, aujourd'hui fermée.

Il n'a pas été question du 7^e étage,

Aucune image sur cette diapositive,

Rien que le soir qui tombe.

(Traduit par France Bhattacharya)

Poète de langue Dogri

Padma SACHEV

NE M'ENFERME PAS

Ne me boucle pas
dans ces ténèbres.
La tristesse
est puante.
Dans les coins pendent
des toiles d'araignée,
l'homme, ici,
avec sa famille.
Je n'ose tendre
les bras de peur
de les effleurer.
Laisse-moi rôder
me perdre
dans les rues
où les ombres se
purchassent
éternellement.
Ne m'enferme pas
Je suis une femme
non une âme.

(Traduit de l'anglais par J.P. Balpe)

Poètes de langue Gujerati

Jhinabhai DESAI

« SONERI CHAND RUPERI SURAJ » (Extraits)

Reflux et
un crabe trace des signes
sur le sable

•

Dur, piton de grès :
Un mouton renifle
une faille rocheuse

•

Le désert est immobile
La dernière étoile se fane
Le chameau se perd dans ses pensées

•

Le long de la pente
une charrette pleine roule —
une fine poussière s'élève dans les airs.

•

Sur les lignes téléphoniques —
Le long des rails du train de nuit —
l'aubade murmurante de la paix.

(Traduit de l'anglais par Gil Jouanard)

Suresh JOSHI

DEMAIN

Demain, peut-être, je ne serai plus
Demain, si brille le soleil, dis-lui
Qu'il y a encore une larme à sécher
Au fond de mes yeux clos,
Demain, si souffle un bon vent, dis-lui
Que sur mon arbre encore est ce fruit mûr
Dans mon adolescence un doux sourire de fille.
Demain, si déborde l'océan, dis-lui
Qu'il est encore en moi un roc solide
Un dieu de pierre à briser en morceaux.
Demain, si se lève la lune, dis-lui
Qu'en moi encore un poisson harponné
Lutte pour s'échapper.
Demain, si le feu brûle, dis-lui
Que j'ai encore une âme accablée de douleurs
à brûler au bûcher funéraire...
Demain, demain, peut-être, je ne serai plus...

(Traduction Gita Bhatt. Adaptation J.P. Balpe)

LE DESIR DE VIE

depuis que je t'ai rencontré
je m'éparpille ma vie est
pleine de souvenirs de toi
qu'aussitôt tu rejettes
et j'attends ce printemps
où fleurir près de toi

comme des grands on se rencontre
on discute parle politique
littérature de tes problèmes
un peu, un peu des miens
on se sépare quelquefois
un soupçon de tendresse
déborde de tes yeux disparu avant
même que je ne l'ai saisi

peut-être veux-tu m'offrir
l'immensité du ciel
peut-être n'aimes-tu pas
que je me perde dans
le labyrinthe tendre
du quotidien

mais sais-tu mon amour
que l'oiseau toujours
préfère un nid au ciel

(Traduction Gita Bhatt. Adaptation J.P. Balpe)

DANS LE CAFE

**Elle entre dans le café
d'un pas usé ;**

**Un bateau
encombrant le bassin délabré
issu de maints orages.**

**Dans la coupe, là, devant elle
nul café,
quelque chagrin brûlant.**

(Traduit de l'anglais par Gil Jouanard)

CADAVRE

Quand mon cadavre
s'en fut, flottant,
jusqu'au rivage,
je compris
que le corps
pesait moins
que le souffle.

JE PEUX ENTENDRE

Je peux entendre ma voix rauque
Je peux écouter les riens mélodieux
des feuilles d'un arbre
juste contre ma chambre.

Le cri d'un chat qui vient de naître
troue la salle de l'hôpital de nuit

Le rugissement du dernier bus
qui se rue sur le pavé
fait trembler la chambre.

Mais elle est perdue, la voix de ma mort,
que j'écoutais tout à l'heure encore.

(Traduits de l'anglais par Gil Jouanard)

Poètes de langue Hindi

Raghuwir SAHAY

UN ACTE

La vie de cette vieille femme est un conte de malheurs
et ce jeune homme n'a pas le temps
peut-être n'est-elle allée qu'à la lisière de la mort
alors qu'il sera renversé, écrasé, tué...

C'est le moment, jeune homme, fais quelque chose
pénètre dans la vie vermoulue de cette vieille femme
c'est le seul acte
contre la mort
contre ta mort
que tu puisses faire.

(Traduit de l'anglais par J.P. Balpe)

LES PIETONS

quand de ce côté-ci il y avait des cadavres
il y en avait aussi beaucoup de l'autre côté
nus inconnus ils se tassaient refroidissaient

Venant ici ils crèvent
allant là-bas ils crèvent aussi
et dans la capitale nous discutons

Notre attitude dépendra
de la cause de leur mort
les morts de faim relèvent de services différents

Soudain les deux premiers ministres ont dit
cette année nous serons amis :
ils ont ouvert le dialogue

Les ministres des Affaires étrangères ont établi deux règles
un passeport pour celui qui vient par air
un passeport pour celui qui va par air

nous nous occuperons du piéton quand
nous l'enverrons avec un fusil ou quand
nous échangerons nos blessés

mais n'autorisons aucun piéton affamé à venir
ne permettons pas le mélange des terres : nous
ignorons ce qu'alors deviendraient les gouvernements.

(Traduction Hemante Joshi. Adaptation J.P. Balpe)

L'ECHAUFFEMENT

L'échauffement de
sueur courant les muscles,
solide, tendu ;
des rêves sur un front fier,
l'éclat sec du marteau
tapant la barre de métal rougi
un aperçu du ruisseau qui coule
et les bois rêveusement pensifs
telles sont les images que je veux pour vivre
les souvenirs dont je recouds la chair de mes blessures
après chaque désastre.

(Traduit de l'anglais par J.P. Balpe)

QUE DE GENTILLESSE !

cette mièvrerie douceâtre peut larmoyer
des siècles durant qui
ne sait que le crime
prendra fin avec la fin
de l'ordre actuel

j'ai parfois entendu des hommes d'exception
dire qu'un meurtre
accompli consciemment pour effacer
un meurtre est
d'évidence un acte sacré et que
si le mensonge tue le mensonge
la vérité
naît

(Traduction de l'auteur. Adaptation J.-P. Balpe)

LA REPUBLIQUE

si telle est la république nous
n'en voulons pas

l'effet d'un long silence
est d'arracher la langue de la langue
suivant les circonstances nous devons
savoir si nous avons quelque chose à dire ou
restons indifférents

d'évidence le
soleil des consciences s'est
suicidé
dans le crâne des intellectuels.

(Traduction de l'auteur. Adaptation J.P. Balpe)

JE DIS

Je répétais : ce tigre que je monte
n'est pas de papier —
tu ris d'un rire qui a du tigre les rayures
le pourpre de ses gencives la simplicité
de sa marche silencieuse
et pour l'affirmer je dressai la tête et
rugis à nouveau
en écho un rire éclata
nous assommant tous deux
un instant

alors
pour longtemps
la paix s'imposa

(Traduit de l'anglais par J.P. Balpe)

Poètes de langue Kannada

B.C. Ramachandra SHARMA

LE TOURISTE AMERICAIN

Stupide que je vous voie comme un saumon revenant au lieu de sa naissance pour se reproduire, vous, vous ne pondez pas.

Vous êtes montés dans l'avion à New York et descendus ici avec ce désir à satisfaire : les jours passent si vite.

Le poisson n'agit pas ainsi, il se contente de bander son corps et plonge sans effort : sa vie passe sans autre remuement.

Sous l'eau, il ne voit qu'à courte distance et, dans son avancée, un filet peut le prendre.

Vous n'êtes pas ce poisson, vous ne cherchez que votre lieu de naissance ; pour le poisson, le courant lui-même est la vie.

(Traduit de l'anglais par J.P. Balpe)

AMBEDKAR (1)

O douleur criant
du nombril de la terre
banyan géant
qui couvre le ciel

premier cri
de la masse sombre
clairon qu'on entend
par-dessus mers et cieux

dans la voix difficile
appelé appelé
à révéler que l'Edifice
menace ruine

par millions tu as
conduit ces gens
là où les castes
mordent la poussière

tempête d'humanité
éclairs et tonnerre
jaillissant de la terre
de Maharashtra

(1) Ambedkar est un homme libre du Maharashtra, symbole de la montée des intouchables. Intouchable devenu parlementaire et co-rédacteur de la constitution indienne. Ses statues, comme celles de Gandhi, sont présentes dans toutes les villes.

pourquoi ton tonnerre
ne donne-t-il la pluie
ah pourquoi n'est-il
que lueurs dans la nuit

avec le soc
du respect de l'homme
tu as fouillé
le sol stérile

tu as planté
les jeunes pousses
et irrigué les champs
et ne moissonnes pas

o diamant qui as découpé
l'obscurité du dogme
noble moine
tu t'es chargé d'autres chaînes

tu as réveillé les dormants
ils se sont assis
qui les fera maintenant
se dresser debout

cette morale
doit prendre force
qui nous apprendra
cette leçon

LE CHANT DE BELCHI

Nos os tressent le porche
du grand GOWDA
Sa maison se dresse
sur nos crânes nos tibias

gibiers pour ses chasses
notre vie est sa terre
notre sang son tapis
de bienvenue notre sang

lait de ses palmeraies
dans son ombre
titubante ivre coulent
les larmes de nos femmes

nous ne sommes coupables
nous d'aucun crime
nous n'avons pas
coupé des têtes

pourquoi la nuit
de notre vie
ne s'ouvrirait-elle
à la lumière du jour

(Traduits de l'anglais par Claude Adelen)

Poètes de langue Malayalam

Vyloppillil Sreedhara MENON

NOTRE DRAPEAU

Malayala (1), mon âme au parfum de santal,
passionnément j'ai le désir de ta beauté
quand le Tamil Nadu sauvage d'abord
mais brave bougre et comme répandant son souffle
par la passe de Valayar quand le vent
du Sagittaire vient battre, vient rouler
sourdement et feuler, qu'il ébouriffe la forêt,
qu'il fait lever en tourbillon par les rues
la poussière cuivrée, voler les feuilles pâles
mortes, intimide la pudeur des jeunes filles,
bouscule, arrache les ombrelles légères
et se livre à sa danse dans les vergers
d'aréquier, puis, le grave milan qui plane,
soudain il le secoue comme une barque prise
dans la colère de l'eau et dans ce souffle fort
du vent, comme les flammes de la forge, fleurissent
manguiers et moringas et comme le répand partout

(1) Ce nom, qui est celui de la langue parlée dans l'état du Kerala, peut désigner également la région elle-même.

la chanson, dans les avenues de Shivapuram
appelle entêtante l'odeur de miel de l'Ilengni,
me voilà soudain debout le regard émerveillé
en arrêt devant le plomb scellé des neiges
fondant et qui se change en or de printemps.

J'ai vu, à la croisée de quatre chemins,
des mâts de bambou en haut de quoi flottaient
des bannières claquantes aux noms nouveaux des partis
qui s'affrontaient aux élections, des drapeaux
avec des emblèmes comme un arc-en-ciel
de rêve ou bien la langue de l'homme-lion !
Je suis resté pensif un moment, debout,
sur le bord du chemin et, cueillant une fleur offerte
à ma portée, j'ai pris la pose avec la main très haut !
Plein d'une fierté surabondante, j'ai proclamé :
« A nous, gens qui tenons la plume, voilà notre drapeau ! »

(Traduit par Narayanan Akkitam. Adaptation Dominique Buisset)

MESURE COMBLE

Les nuits plongées dans la mer
des larmes ont-elles aperçu
dans un débris de miroir
la forme d'une figure en pleurs ?

La branche de mes lunettes
se dissout dans la lumière
finissante les nuits profondes
s'épinglent d'étoiles

Dans le sourire lent de l'aube
la rue court en tous sens et s'essouffle
sur le bord les nuits profondes
s'éclipsent en traînant les pieds

L'asphalte brûlant de l'avenue
fait fondre les sandales et danser
les pieds meurtris les nuits profondes
gémissent

Nuits profondes des sanglots
qui emboîtez haute et fière
une figure d'amour divin
êtes-vous la destinée ?

N'importe je ne casserai pas
cet instant de voir à l'envers
dans le débris du miroir même
s'il se craquèle se fend
et pour finir vole en éclats.

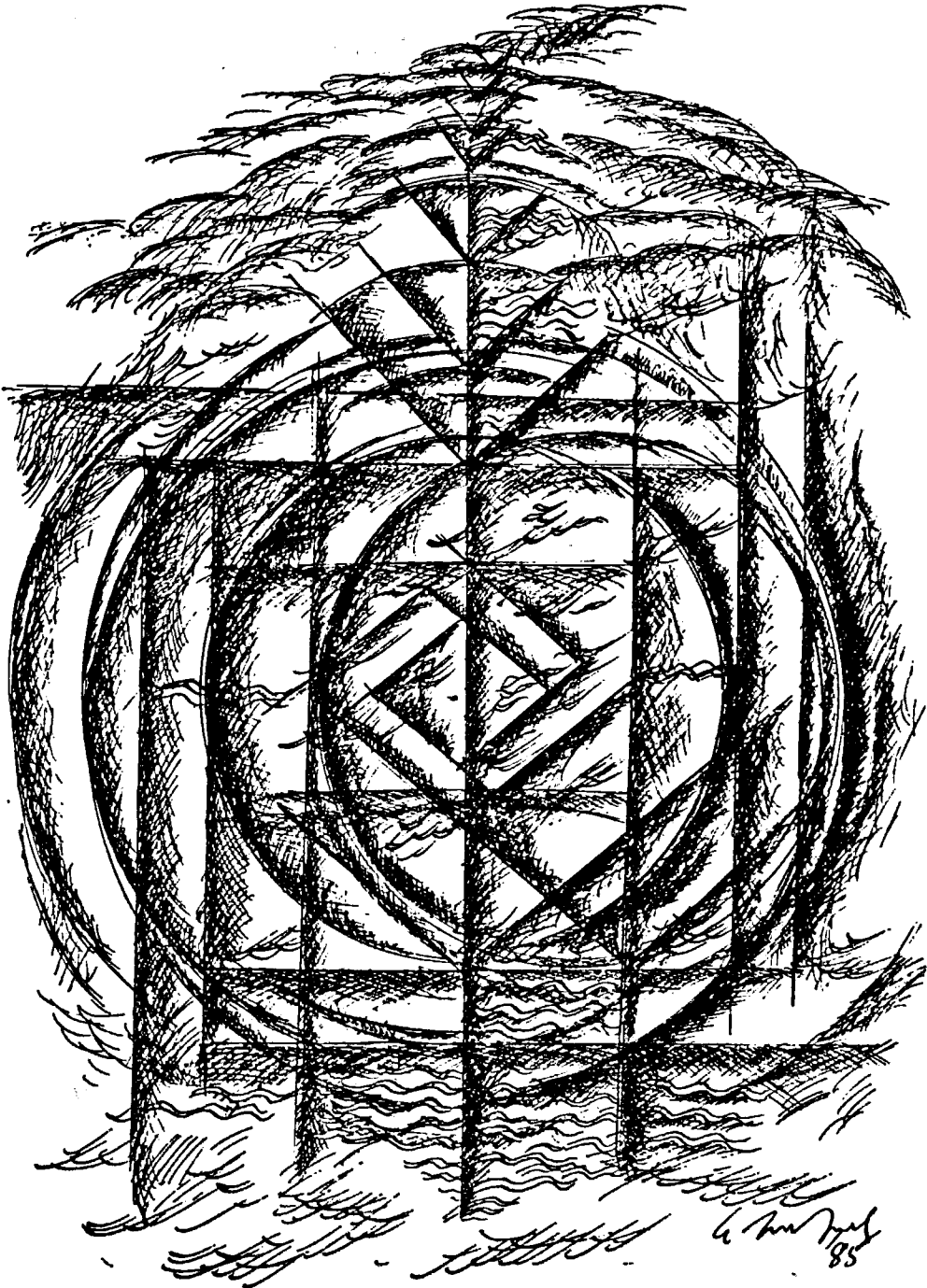
LA ROUE

De main de succès en succes-
sion de main éblouit tourne ir-
radiant la lumière la roue

pas un instant même de son
mouvement forcené personne
n'a souvenir d'interruption

le petit nombre qui, pour voir,
a un œil au fond de l'œil, dit :

tant qu'elle tourne c'est un cer-
cle, immobile, c'est un carré.



MINUTE, DANS LA RUE

Si, quand je pars pour mon village,
mes jambes font sentir leur âge,
il y a
l'autorickshaw. (1)
Aussitôt le bras se lève
et appelle.
— « A la gare ?
Une roupie ! »
— « Mais, jusqu'à l'autre lundi
on y allait pour trois quart ! »
— « Hé, Monsieur, dit le gamin,
écoutez,
maintenant vous prenez bien
du sucre blanc dans votre thé ? »
Ma langue courte et culottée
de café
à la mélasse
demeure un instant collée
au palais
comme marc en fond de tasse.
Sur le silence
plat,
il s'élançe,
il a filé,
l'autorickshaw,
sous mon nez.
Le voilà loin !
Et moi, mon train,
je peux toujours courir après...

(Traduits par Narayanan Akkitam. Adaptation Dominique Buisset)

(1) autorickshaw : variante motorisée du rickshaw, voiture légère tirée par une bicyclette ou, ici, un scooter, et tenant lieu de taxi.

LE VENT DE NOEL

Vent, quelle froideur sur tes ailes,
les corolles de ma pensées sont glacées !
De là-bas, de la bien lointaine Bethléem,
tu as sauté par-dessus de hautes montagnes,
des glaciers, des océans, et tu as répandu ton souffle sur eux
et, tandis que tu déverses devant moi,
à pleines mains ramassées, d'invisibles fleurs de tristesse,
je demeure interdit, à ce qui noue mon am-
itié, qui reste pendu ? Judas ? Ou Pilate ?
Les souvenirs souvent engendrent les souffrances ;
assez ; quand on gravit degré après degré le calvaire
de ce siècle-ci, quand on en porte la croix,
quand on en coiffe la couronne d'épines,
viens, toi qui apportes l'eau sacrée de la consolation.
Je suis le Christ, et je suis le traître Judas aussi,
pour trente pièces d'argent, je deviens le crucifié.

(Traduit par Narayanan Akkitam. Adaptation Dominique Buisset)

L'EPINE

Pourquoi
le
temps
pleure
t-il
c'est que les larmes coulent
les flammes dans nos ventres
désespérés quand l'épine perce
l'œil qui veut voir clair
le
temps
pleure
pour ne pas pleurer
pour que pluie et larmes
de joie montent
tête chair os n'y suffisent plus
ajoutons encore juste un peu
humour lucidité pitié

(Traduit de l'anglais par Claude Adelen)

NUITS

unique toute nuit
nulle renaît
 ce sont
doutes tourments
nuits perdues

jeunesse son feu d'idées
 c'était
un chant et maintenant
nuit fermée

les plaintes se perdent
 qui furent
 ce chant

si nous naissions
au ventre idéal rêvé
 embrassé
fécondé par les coups
que naisse un monde

nulle nuit n'est nuit
les nuits doivent mourir

(Traduit de l'anglais par Claude Adelen)

Poètes de langue Marathi

Balkrishna Bhaqwant BORKAR

RITUEL

Ne dites jamais : « C'est trop »
ceux qui se modèrent gaspillent leur vie

On ne sait jamais quand viendra le terme
seuls les mots d'ivresse laissent ici des traces

Brûlez votre insignifiance en vidant des bouteilles
ceux qui se perdent dans les fêtes sont les vrais sages

Donnez et buvez du vin, sans retenue
quand parlent vos spasmes d'angoisse longtemps muets

Quand votre chant atteint son paroxysme et qu'on vous applaudit
votre victoire est là, votre bénédiction est là

(Traduction Shubba Kamat. Adaptation J.P. Balpe)

OU VONT CES CHAMEAUX ?

**Où vont ces chameaux à travers le désert brûlant ?
qui les appelle et d'où ?
pourquoi sont-ils partis laissant tout
bien qu'il n'y ait ni feuille, ni oiseau, ni eau ?**

**Quelle est cette soif qui tourne le dos à l'eau ?
Quelle est cette quête qui les égare ?**

(Traduction Shubha Kamat. Adaptation J.P. Balpe)

J'ai voulu m'arrêter un instant
Mais à peine me suis-je assis
Que tu as crié : « Qui est-ce ? »
Alors tout ce qui m'était désir
Est devenu de la merde.



Quand tu viendras, viens doucement
Mes côtes sont très fragiles.

Quand tu m'embrasseras si fort
Elles se briseront sûrement.

Mais n'hésite pas à venir
Et à m'embrasser disant :
« Que tes côtes sont fragiles ! »

Pour les funérailles de mes désirs
Elles fourniront la civière.



Quand ton âme est brisée
 vidée, verse la
 boue de la peur et
 sur le sang qui coule
 dans tes veines empile
 la glace de la
 morale la crainte
 de l'ombre est immense
 mais l'attrait de
 l'obscurité
 aussi est prenant
 la nuit est telle
 qu'elle dessèchera
 même les lèvres
 des plus jeunes et
 quand dans le surgissement
 de l'effroi tu
 entendas un
 sifflement inconnu
 méprise-le et
 répète en toi
 cette formule sacrée
 à usage terrestre :
 « Crevons de peur ensemble,
 « Unissons nos efforts ! » (1)

(Traductions Jayant Dhupkar. Adaptation J.P. Balpe)

(1) Les deux derniers vers sont une parodie de deux vers d'une prière célèbre du Rig Veda. Les vers du Veda sont :

- saha navavavatu
- saha nau bhunaktu
- saha viryam karavavahai

(Soyons pleins de pensées justes, partageons le fruit de nos efforts, unissons nos efforts...)

Mardhékar écrit :

- saha nau taraktu
- saha viryam karavavahai

(Soyons « pénétrés de peur », unissons nos efforts). Note de J. Dhupkar.

JE SUIS SA MERE

dieu ô dieu
je ne suis ni sorcière ni femme perdue
lisez en mon cœur qui se déchire
et ne peut supporter chagrin plus vaste que le ciel

oui moi-même je l'ai nourri malgré de cruels traitements
je l'ai protégé du malheur
battue torturée je l'ai protégé dans ma matrice
et quand sous un arbre il naquit je ne l'ai
regardé qu'un instant — l'ai embrassé — je l'ai regardé

puis — pétrifiant mon cœur — j'ai barré le flot du lait
jaillissant de mes seins gonflés
je l'ai moi-même étouffé de mes ongles
sa vie n'aurait été qu'une mort lente c'est
fini bâtard il aurait trop souffert
à ses douleurs j'ai mis fin je suis
vraiment sa mère

mis fin à ses douleurs

(Traduction Umashashi Bhalerao. Adaptation J.P. Balpe)

LE FARDEAU HABITUEL DE LA MEMOIRE

Le fardeau habituel de la mémoire,
Ma tête ne le porte jamais
Je suis celui qui marche seulement devant son nez
Et qui garde un espoir au cœur.

Je n'ai jamais rien pu comprendre.
Je ne t'ai jamais comprise non plus.
Je suis celui qui abandonne le simple usage de la parole
Avant même d'avoir saisi tous les fils du discours.

Mais enfin ! Qu'est-ce qu'il y avait à se dire ?
Rien d'autre : ce qu'il y avait, ce qu'il n'y avait pas.

LE SENS

Assis,
Quand tu prendras sa main dans la tienne
Ne mesure jamais la distance.
Le temps a l'étrange habitude
De se retourner.
Regarde simplement loin vers l'ouest.
Même l'ombre des nuages aura pris des couleurs.
Ne demande rien. Ne dis rien.
Que ta main effleure
Le sable fin sous tes pieds.

A partir de là, toutes les questions ont un sens.

(Traductions Jayant Dhupkar. Adaptation Henri Deluy)

POEMES « DALIT »

Les quelques textes qui suivent, toujours de langue marathi, se réclament de la poésie « dalit ». Il semble que l'on ne puisse guère, actuellement, parler de la littérature Indienne sans mentionner la littérature dalit qui, vu d'ici, avec nos grosses lunettes peut être vaguement présentée comme une littérature de révolte. Voici ce qu'en dit notre ami Jayant Dhupkar :

« La critique marathe même utilise plusieurs termes pour décrire ce phénomène littéraire : on parle de « dalit », de « padadalit » ou de « navaboudha »,

dalit signifie étymologiquement : « opprimé », « écrasé »

paddalita signifie : écrasé sous les pieds

navaboudha signifie : néo-bouddhiste.

Ce dernier terme est employé pour parler de la littérature dalite parce que plusieurs intouchables se sont convertis au bouddhisme... Ainsi, les castes intouchables devinrent bouddhistes en masse. Devenus bouddhistes, ils n'étaient plus intouchables — d'où aussi le terme « purvasprya » (les « ex-intouchables ») et voulaient être à égalité avec les autres castes... »

« Consciente de son origine socio-politico-culturelle, la poésie dalite ne cherche pas la beauté formelle. Ainsi, est-elle loin de respecter les figures de la rhétorique classique et ne s'occupe pas non plus de métrique. Ecrite en vers libres, son premier souci est de maintenir le contenu, le message à l'état brut, à l'état le plus cru parce c'est ainsi qu'il est le plus efficace. C'est la prophétie de ce message, le côté dramatique de son contenu qui rend cette écriture poétique.

Elle est profondément enracinée dans son temps. Les grands bouleversements politiques du pays (avènement de l'indépendance, contribution des classes opprimées à la lutte pour l'indépendance et désillusions qui ont suivi), les menus détails de la vie quotidienne, les courants de pensée à l'étranger et les ébranlements qu'ils entraînent (ainsi les allusions aux révolutions russes et chinoises...), tout s'y reflète. Le langage est loin d'être celui des puristes, on n'hésite pas, comme il arrive dans le marathe contemporain, à faire appel à des expressions anglaises, hindies, à les détourner de leur sens originel et à leur imposer une marque personnelle. Les images sont souvent choquantes...»

UN JOUR, A DIEU...

Un jour, à Dieu, je dis carrément des saletés sur sa mère
Le malheureux ne fit que pouffer
Et mon voisin, fonctionnaire de naissance
Se fâcha pour rien
La gueule à faire chier il dit :
« Comment, toi, peux-tu dire n'importe quoi à ce Jagannatta (1)
Qui n'a pas de protecteur, pas de corps et qui est au-delà de toute
Qualité comment oses-tu prendre sa tête
dans les mailles des mots ? »

Je lançai à nouveau d'autres saloperies et
Le bâtiment de l'Université s'affaissa de moitié
On lança des recherches sur les causes de la colère humaine...
On discuta longtemps, le ventre plein, dans l'odeur parfumée
De bâtons d'encens

A mon anniversaire j'injuriai Dieu
J'envoyai une volée d'insultes le
Fouettant de mots, je dis :
« Salaud, pour une tartine de pain,
Hâcheras-tu une charrette de bois.
Essuieras-tu le corps squelettique
Avec les guenilles de la mère en haillons,

(1) Jagannatha est un des noms de Dieu, ce mot signifie littéralement : « le protecteur, le maître du monde ». Les qualités énumérées dans les vers suivants sont des attributs classiques de Jagannatha : maître du monde il n'a pas de protecteur, il n'a pas de forme car il peut les prendre toutes, possédant toutes les qualités et tous les défauts, il est au-delà. Etant au-delà de toute description verbale, les mots ne peuvent le saisir.

Laisseras-tu briser les os de tes frères et sœurs,
Pour que le père ait sa petite cigarette
Et sa gorgée d'arrack,
Baiseras-tu avec n'importe qui ? »

« Dieu, ô pauvre petit dieu,
Tu ne le pourras pas, il
Te faudrait pour cela une mère humiliée qui
Travaille dans la merde et qui
Pourtant te couve ! »

Un jour, à Dieu, je dis des saloperies sur sa mère.

(Traduction Jayant Dhupkar. Adaptation J.P. Balpe)

POUR UN BERCEAU

Dieu,
de maître du destin tu n'as
plus que le titre
comme un vieux mari qu'on berne
devant toi
l'humanité a été foutue
par des béni oui-oui
tu t'es montré impuissant
pourtant tu as des couilles tu
n'as rien prouvé
de ta virilité
quand tu étais caché en Mohini (1)
y avait-il aussi quelque chair indésirable
nous les god-makers
te sommons à comparaître
pour abandon de poste nous
n'avons plus besoin de toi

sur la moitié de l'univers
des rayons rouges tombent
du soleil levant
tout bas je te dis à l'oreille
« l'enfant né hier
va être aimé de tout le monde
dégage de cette place
pour son berceau ! »

(Traduction Jayant Dhupkar. Adaptation J.P. Balpe)

(1) Mohini est le nom d'une nymphe dans laquelle Vishnu s'est incarné pour séduire, puis détruire, un démon.

LA VERITE

Tes lèvres chaudes : quand tu les posas sur les miennes
la nuit était celle d'aujourd'hui, silencieuse
Derrière le mur, les machines grondaient dans les usines
Dans chaque chambre, des lits.
Le mollah lançait ses derniers appels à Allah
Et les aiguilles de l'horloge égrenaient les heures
Ma mère appela mes frères près d'elle dans son coin
Et furieux, mon père alla coucher sur le trottoir.

Tes lèvres chaudes : ce jour-là, du sucre candi
La nuit était celle d'aujourd'hui, attachante
Je travaillai pour la famille...
Sur tes épaules, à tes côtés, je me reposai...

Tu devins grosse
Comme un arbre fleuri, tu pris du volume
Et la merveille est née, trébuchante, elle emplit la maison
Tout le quartier bruissait d'appels, applaudissements,
Cris des marchands de jouets on
T'a couverte de cadeaux

Tes lèvres chaudes : plus rouges encore à ce moment
La nuit était celle d'aujourd'hui, nuit du refus
Tu t'assis flanquée de quatre petits dans son
Coin la mère pleurnichait
« Narayana, dit-elle d'une voix sourde, mange ta soupe
Qui est là, dit-elle entre ses dents, et essaie
Dès demain de lui trouver aussi du boulot. »

Perplexe, je m'affolai, me ressaisis
Je mis mes lèvres sur les siennes et
M'en allai coucher dehors. Plus
qu'autrefois ses lèvres étaient humides.

UN NOUVEAU CONFLIT

Ce pays et ses habitants un peu veules est mien aussi
Quand on sait sa propre maison percée, que faire alors ?

Que faire si l'on n'allume la lampe de sa baraque
Dans le noir infernal qui couvre le quartier ?

Dans cette antique civilisation qui veut atteindre Dieu
Que faire sinon rire de soi-même ?

Ceux qui n'ont eu leur vie durant que malheurs, misère et pauvreté
Que peuvent-ils sinon tout refuser ?

Je ne crois pas à toutes les promesses mais
Si tout devient puant, que peut-on faire alors ?

A cette foule de prisonniers traversant les ponts
Que faire sinon tendre quelque bouquet de lumière ?

Impossible d'interrompre, mais face à votre indifférence
Que faire sinon plonger dans la mêlée ?

(Traductions Jayant Dhupkar. Adaptation J.P. Balpe)

Poète de langue Punjabi

Amrita PRITAM

MON ADRESSE

Ce jour
j'ai effacé le numéro de ma maison
et le nom de la rue à ses extrémités
j'ai déplacé les écriteaux de chaque route
Si malgré tout il vous faut me trouver
vous devez frapper à la porte
de chaque maison de chaque rue, ville et pays

C'est un fléau ou un bienfait
car si vous traversez une âme libérée
considérez-la comme ma maison.

INCIDENT

Cela s'est passé voici très longtemps
et je ne m'en souviens que peu
Un jour j'ai vu mon rêve de toi
et il avançait vers mon cœur

On dit qu'au fond de la forêt
toutes les nuits des hyènes approchent
elles boivent l'eau des ravins
flairent le sang et la chair fraîche

Regarde : à gauche près de cet arbre
des plumes d'un oiseau, très blanches
de minuscules morceaux d'os
quelques gouttes de sang

J'ai l'impression
mais c'est peut-être une illusion
regarde, toi, tu y verras peut-être mieux
n'est-ce pas là mon rêve de toi ?

(Traductions Marie-Claudette Kirpalani. Adaptation Marie-Etienne)

Poètes de langue Tamoul

PASUVAYA

DEFI

Quand au milieu des douleurs la tête va paraître
Pour nouer serrées mes cuisses
Il y a une corde dans ta main.
 Il y a un couteau dans la mienne.
Face à l'infini de l'espace
J'ai consommé l'éclair
Et mon âme est forte d'en être fécondée.
 Ne te réjouis pas de me croire apaisé
 Ce n'est pas le sommeil, c'est la méditation
 Ce n'est pas la retraite, c'est l'embuscade
Les temps qui te feront blanchir
N'attendent pour être abolis
Que le premier son tiré de ma vina
 Mon drapeau claque
 Au-delà de l'horizon

SUR LE VIF

Tranchant un nerf de mon cerveau
La lumière m'inonda.
Tandis que mon esprit prenait le frais
Au clair de lune,
Mon tympan vibrant tout seul,
Il s'éleva des sons d'allégresse
Comme jamais sur cette terre.
Le langage fondait, s'écoulait.
Plus un mot ne resta.
Ma conscience devenue liquide
S'étala tout à l'entour
Comme la peau du cosmos.
Le tout en un instant.
L'instant d'après,
Fracas de camion ;
En face, une chaise vide...

(Traductions François Gros)

PROSTITUEE

Kumkuman, fleurs dans les cheveux (1)
« Moi je suis de bonne famille ; ça, c'est
Parce que j'avais faim » as-tu dit.
C'est pourquoi je n'ai pas marchandé.
De tes yeux mêmes
Dans la demi-obscurité
A l'ombre de tes sourcils
On ne savait rien.
Le regard fuyant des ténèbres
A griffé ma conscience.
La boue du bétel
A mordu ma chair.
Pour vingt roupies
Dans ton ventre, comme un météore
Le jet brûlant de mon plaisir
Est retombé.
La marée subite de la nuit
Se rétracte et s'enfuit
Nous avons dormi comme des pierres
Isolées — réunies
Sur le sable désert de l'aurore.
Au moment du réveil
J'ai vu une sorte de stérilité dans tes yeux :
Moisissure de l'âme
Inconsciente de la faute !
Hier soir,
J'aurais dû marchander...

(1) Signes de la femme mariée,

ECLAIR

Bec allongé
d'un oiseau céleste ;
Coup d'œil lancé
Du soleil à la terre ;
Cataracte d'ambrosie
Déversée sur la mer ;
Sceptre
Au poing de Dieu.

AUBE

Grains de beauté jaunes
Sur la peau de la terre ;
Sperme répandu
Dans le déduit avec le soleil ;
Fleur épanouie
Dans le parfum de ses pétales ;
Insecte qui taraude
L'écorce des ténèbres ;
Moineau qui flotte
Sur une plume de lumière.

(Traductions François Gros)

GORGE BLEUE (1)

S'il te plaît, enfouis
Ton visage
Dans ma poitrine.
Sans retenue,
Une bonne fois,
Crie fort et pleure.
Pour dissoudre l'amour
Qui n'a pas de bords
Laisse fondre en larmes
Ton corps tout entier.
A cette chaleur
Moi aussi
Je réchaufferai
Le grelottement de ma solitude
L'arc-en-ciel
Lové dans une larme
Comme ta taille je le prendrai
J'y lierai la corde
Et je le tendrai.
Nous deux
Le jour où nous nous sommes vus pour la première fois
Fut pour détruire, renouveler, détruire encore
Nos deux vies,
Un jour de fête diabolique.

(1) Episode de la création : le barattement de la Mer de lait par les dieux et les démons. Avant l'ambrosie, liqueur d'immortalité, il en sort le poison que, pour l'épargner au monde, Shiva avale et qui lui noircit la gorge pour toujours.

Nous deux,
Incapables de nous unir,
Formons ensemble une baratte
Pour baratter la vie.
S'il en sort l'ambrosie
C'est bien ;
Si vient le poison,
Qu'il vienne :
N'est-elle que pour Shiva
La gorge bleue ?

SAVOIR

En glissant la main dans la poche
D'un voleur à la tire
Qu'y trouverai-je ?
Des pièces de monnaie
Piquées et ramassées
Sur on ne sait qui...
Et les doigts de ma main.

(Traductions François Gros)

Fibre de fruit dans l'interstice des dents

Hier soir

Ma folie et la tienne

Dans l'ardeur de nos assauts

Pen

sée

ef

fa

cée

Puis le sommeil.

Ce matin

Sur la langue

De la pointe d'un sein

Titillée

Seul

Le souvenir.

ALTERATION

Grand palmier dressé

Ligne droite

Vent espiègle

Sur l'écran de l'eau

Cobra zigzaguant.

MEURTRE

Les œufs de grenouille des nues
Sur l'asphalte
Répandent
— Sitôt nés, envolés, disparus —
Les insectes.
La route
Baigne
Dans leur sang incolore.

(Traductions François Gros)

« DANS LES JARDINS FICTIFS »

de Narayanan Akkitham et Dominique Buisset est un livre d'artistes où, à sept gravures originales de Narayanan, riches, précises et belles, répondent sept poèmes développant une thématique du corps et du livre qui relancent le regard. Préside à cet ensemble cohérent un imaginaire sensuel auquel s'accorde avec justesse, dès le toucher, la réalité même d'un livre qui vaut son prix.

Edité par Gilles Gaultier, 27, rue Bichat, 75010 Paris, il sera exposé, en même temps que les œuvres de Narayanan, du 12 au 30 novembre, à la Galerie du Haut Pavé, 3, quai de Montebello, 75005 Paris.

J.P. BALPE

Victor Hugo
(1802-1885)

•

Jean-Baptiste Para
Antoine Mage de Fiefmelin

•

Chroniques et Notes

Aujourd'hui, 22 mai, à une heure vingt-sept de l'après-midi, il est mort, âgée de quatre-vingt-trois ans, trois mois moins quatre jours. La maladie, subite, a touché le poumon avant le cœur et le vieillard a réclamé les injections de morphine. Maintenant il est couché, pâle comme le marbre, certain d'être pleuré par tout un peuple. Dans son testament, il donne cinquante mille francs aux miséreux et fait le vœu d'être porté en terre dans le cercueil des pauvres. Refusant l'oraison comme les églises, il demande une prière aux âmes puis remet la sienne à Dieu.

L'enfant sublime était si chétif que l'accoucheuse déclara qu'il ne vivrait pas. Du reste, son père, le Commandant, avait déjà deux fils et souhaitait la venue d'une fille. On eût dit que le nouveau-né savait qu'on ne l'attendait point : il hésitait à rester et ne possédait pas la mine de ses frères. Pourtant, il surmonta les dangers de sa délicate conception : il dira plus tard que les soins de sa mère furent à l'origine de sa première victoire sur la mort.

La Commission des obsèques décide que la levée du corps aura lieu sous le grand Arc, accompagnée seulement d'une musique instrumentale. Par ce geste, elle répare un outrage ; autrefois, le Commandant avait défendu Thionville, après avoir gouverné Madrid, sans mesurer l'honneur à l'importance de la ville ; mais on oublia de graver son nom sur la pierre du monument ; pour effacer l'omission, son fils porta une dédicace dans son plus bel ouvrage, rappelant ainsi la nation au souvenir du héros. Désormais, la République a accompli sa tâche et rendu au fils ce que l'Empire avait enlevé au père.

Le samedi 30 mai, le corps est exposé, tandis que les ministres, réunis en conseil, prévoient le parcours du cercueil. La descente des Champs-Élysées sera suivie de la traversée de la Seine puis de la remontée des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel, qui ouvrira l'accès à la rue Soufflot. Le corbillard, orné d'une couronne d'immortelles, sera escorté par les corps constitués, la musique du génie, les invités, la presse française et étrangère, les autorités militaires, les sociétés privées. Alors seulement, viendront les élèves en uniformes, les bataillons scolaires, la foule. Le cocher conduira un cortège de quatre chevaux caparaçonnés de noirs et entourés de piqueurs à pieds. Onze chars défilent, couverts de gerbes, et le onzième, qui a déjà servi aux funérailles d'un autre, sera traîné par six chevaux. Celui de l'Algérie, avec ses indigènes, symbolisera l'empire africain, durement colonisé. Et puis, au seuil de ce Panthéon, enlevé par décret au culte catholique, les discours succéderont aux discours...

Une chose est certaine : on ne dira pas qu'autrefois le défunt plaçait ses mains sur le trépied d'un guéridon parleuse, ni que son fils est un médium et sa fille une folle hystérique ; on oubliera que les tables tournaient ou parlaient, sous l'autorité d'un certain Auguste, actuel directeur d'un journal libéral ; personne ne devra savoir que celui-ci pensait, avant d'y croire vraiment, que les tables avaient été inventées par la police française pour détourner l'esprit public des scandales du pouvoir ; il faudra perdre de vue que la France n'a pas toujours été reconnaissante envers celui dont elle célèbre aujourd'hui la mémoire. N'a-t-il pas vécu en exil, sur une île balayée par les vents, puis à Bruxelles, où il a offert sa maison aux proscrits, sans pour autant les approuver ?

Les ennemis de la République espèrent des désordres pour la journée des funérailles. La tranquillité des foules leur semble plus dangereuse que le tumulte, qui ferait tomber le gouvernement. Cependant, celui-ci a tellement rassasié les révolutionnaires, qu'ils n'ont plus d'appétit. Quand le lion a mangé, disait Geoffroy Saint-Hilaire, il est en paix avec le monde, mais, sa digestion finie, il sort ses griffes et ses dents. Maintenant les révoltés peuvent dévorer le Père-Lachaise et le Panthéon, puisque leur trêve a commencé par un autre enterrement, déjà ancien, où ils ont eu le droit d'associer fraternellement le drapeau rouge au drapeau noir. Dès lors, les conservateurs ont beau jeu de proclamer que la République est condamnée à passer des modérés aux violents, des violents aux détraqués, puis des détraqués aux criminels ; leur politique est vouée à l'échec : aucun citoyen n'est prêt à faire fructifier les affaires des royalistes.

Des assiettes à l'effigie du disparu sont distribuées, des nappes brodées avec ses initiales, des médaillons gravés suivant les traits de son visage, des boîtes de cigares et d'allumettes, des cendriers, des pipes... Les vendeurs de chaises s'installent sur le parcours, tandis que des hommes en redingote noire distribuent des cartes ainsi libellées : « Obsèques de V.H. Places et fenêtres à louer. On est prié de se rendre à l'adresse indiquée à 11 heures trente au plus tard. Trois places de balcon, premier rang, prix très avantageux, 45 francs. » On murmure que le choléra sévit à Madrid : sur sept cas répertoriés, quatre auraient trouvé la mort et trois seraient à l'agonie. Des curieux redoutent les voyageurs, mais comment les reconnaître ?

Pendant ce temps, en Belgique, on enterre un autre mort, inventeur du chemin de fer européen ; certains disent que ce pays imite la France, mais le peuple sait que le privilège de la contre-façon appartient toujours à ses voisins. D'ailleurs, à Bruxelles, les funérailles ont dégénéré en bagarres, et, comme cette ville se trouve en monarchie, il n'est plus possible d'affirmer sérieusement que l'ordre est monarchiste et le désordre républicain.

Le lundi 1^{er} juin, vers la fin de l'après-midi le cortège est une chose admirable : il se trouve déjà au Panthéon qu'il est encore au pont de Neuilly. Outre les dix chars de fleurs, chaque groupe est précédé de sa couronne que quatre hommes ne suffisent pas à porter. Ce cortège, c'est le gouvernement, le Sénat, la Chambre, l'Académie, les auteurs dramatiques, les gens de lettres, les artistes : non seulement Paris, non seulement la France, mais le monde ; l'Italie, la Grèce, l'Espagne ont envoyé leurs condoléances, le Mexique également avec un télégramme de Bénito Juarez. L'homme du cercueil est comparé à Zorilla et à Garibaldi ; ce n'est pas un enterrement, c'est un sacre : on ne dira plus que la France est ingrate avec ses génies. Un chroniqueur raconte : « C'est dans la mythologie hébraïque que les flots de la mer Rouge s'écartent au passage de Moïse, mais c'est dans la réalité parisienne que les flots de l'océan humain se sont ouverts. »

Qui se souvient pourtant ?

L'ogre immobile du catafalque aimait les confitures et les sucreries, savourait le bruit des fourchettes, celui des mâchoires, s'offrait à l'appétit des autres... Il avait pris l'épopée impériale pour alphabet, l'océan pour refuge : aimez-moi, mangez-moi, avait-il dit, tandis que sa fille noyée revenait sous sa plume, s'asseyait sur son lit, froissait les pages d'un livre bouilloné. Il avait en horreur l'ultime prière du supplicé : « Je vote l'abolition pure, simple et définitive de la peine de mort », avait-il écrit...

Au matin du 2 juin 1885, le cortège a disparu, mais un voyageur rêve encore du corbillard nu aux planches clouées tiré par deux chevaux noirs. Il sait maintenant que Victor Hugo est mort et enterré.

LES MARCHES DE L'EST

*Mon cœur est une porte loin de moi,
qui claque sur les choses inconnaissables
et les sépare de toutes les versions
de la nuit.*

Houle des mois — se façonnait
la vigne mûre

le choc silencieux d'un nom
en sa clarté finale

bientôt s'ouvrirait le chemin
de la première nudité

était-ce un fils, le monde entier
d'un blanc murmure

houle des mois — je n'ai pas vu
le vaste signe

sans ombre et sans poids
je dormais dans la bouche des morts

★
★★

Fermé pareil
à n'être plus
je me souviens
couteau planté vibrant
je me souviens
d'ici

*

nous étions voués
aux vents, aux feux
des bras comme un guêpier
trois nuits auprès des lynx

un corps possible
et sans retour

*

nous étions voués
comme en l'espoir
de ton passage

*

et cela que nul ne comprend
qui le rassemble
et le défait

l'hiver blanc de ton nom
pleurait sous les troènes

★
★★

Ne plus tenir à soi autrement
que de sa propre terreur le seul cercle
où s'enfourir

dans l'apparente sagesse de l'immobile
devenir le néant
dont nous étions le cerne

que la voix profère :
nous resterons seuls
avec nos prophéties

nous nous étourdirons encore
de lumière
et de mort

depuis toujours nous détruisons
ce qui ne sait
nous abolir

*
**

Je vais, j'attends, pour quelle traversée
je ne hâte plus les saisons, ni le rongeur
dans la poutre de moi-même

les terriers sont secs
les grands arbres sont secs
dehors grandit comme la plaie où j'ai caché
un objet noir

je m'incarne en la pierre
j'éprouve autour de moi l'espace

le miracle d'une main me jettera vers toi

*
**

Mon nom plus qu'un visage
est une stèle

sur le ciel, dans l'air, nul chant
pour l'accomplir

je ne sais ni présent
ni pacte avec le monde

j'advies là où je veux
te reconnaître



Encore un pas — l'exil
la nuit se fait dans les regards surpris

encore un pas — si lourd
ne trouvant que des lieux provisoires

les juments courent, sellées de braise
courent sans cavalier

je laboure le sol de mes lèvres
je vanne pour toi ma poussière

encore un pas — je continue
à te chercher



L'horizon me bande les yeux
je ne vois
que neige en pénitence

je te parle
et tu échappes

le deuil passe
de bouche en bouche

tu entends crier les pierres
comme des oiseaux sans ailes
et tu ne m'entends pas

tu m'invites
à poursuivre

♦♦

Le ciel de la terre, à l'est
le corps vers qui la voix
se dirige, voix pèlerine
je crois que c'est vers l'est
en nous déjà
qui nous attend
comme ce jour après le noir où nous aurons,
après le blanc,
la pertinence d'un fruit
dans le désert brutal

Antoine MAGE DE FIEFMELIN
(?-?)

COSMOLOGIE

*Boule, belle au-dehors moins qu'au-dedans immonde
N'ayant fruits qu'en peinture en leur surface beaux,
Mais fondée sur les vents qui sont leurs arbrisseaux
Roulant comme un esteuf la forme de ce monde.*

*Cristal beau, mais coulant et s'écoulant en onde ;
Route de l'aigle en l'air ; passe de nef es eaux ;
Glissade de serpent sur les pierreux coupeaux ;
Trac qu'à la trace en vain pour le voir on seconde.*

*Point de cercle invisible enterré sous les cieux ;
Fleur de Prime mourant soudain que née aux yeux ;
Flux d'eaux roulant sans cesse ; aura en l'air agitée ;*

*Heureux qui vous connaît du monde le tableau !
Et plus heureux qui n'a sur vous l'âme arrêtée !
Mais qui est tel ? Ah Dieu ! Nul fors l'homme nouveau.*

(L'image d'un mage ou le Spirituel d'A.M.St. de F. - Poitiers, 1601)

Jacques Darras présente dans le numéro 20 de la revue IN'HUI un dossier tout à fait attirant sur le thème « Dans la nuit de l'Europe », poèmes médiévaux parfois étonnants, poèmes romantiques (ce sont surtout ceux du romantisme allemand qui nous sont proches), enfin poèmes contemporains où je retiens particulièrement ceux de Christian Hubin (IN'HUI, Maison de la Culture d'Amiens, BP 0631, 80006, Amiens, Cedex).

La revue VWA (C.P. 172, CH 2301, La Chaux de Fonds), toujours de qualité, présente un dossier consacré à la nouvelle poésie du Québec, et aussi des poèmes de Vahé Godel, Jean-Pierre Valloton, Gil Pidoux...

Faire-part (Jean-Claude Carron, 17 allée J. Buclon, 26000 Valence), consacre son numéro 5/6 à l'œuvre de Bernard Vargaftig, avec des poèmes et des études, dont celles de Claude Jallamion, Joël-Claude Meffre, Mathieu Bénézet, Jean-Claude Carron, Bernard Chambaz, Lionel Ray.

Hora de poesia (Virgen de la Salud, 78, Barcelona 08024) propose dans son numéro 37 des poèmes de Oscar Wong, Joan Vinyoli, Vahé Godel, Nicolas Bouvier, ainsi que des études critiques intéressantes.

Sud présente dans son numéro 56/57 un ensemble d'une certaine qualité réuni autour de l'œuvre d'Alain Borne, avec de nombreuses contributions, de Max Alauh, G.E. Clancier, Jean Rousselot... et comme d'habitude de nombreux articles et critiques.

Jean-Michel Maulpoix et Richard Millet publient leur seconde livraison de *Recueil* (une fois l'an ; éditions Qui Vive, Moulin de Montainville, 78124 Mareil-sur-Mauldre) : une superbe prose de Pierre-Albert Jourdan, un étrange poème de Miodrag Pavlovic, et des pages de Jean-Loup Trassard, Jean Tortel, Richard Millet, Pierre Michon, ainsi que des contributions réunies autour du thème du « natal ».

Les cahiers du désert, qu'anime avec talent Marc Baronheid (40 avenue Henrijean, 4880 Spa, Belgique), viennent de consacrer leur numéro 3 au thème du voyage, avec des pages de Kenneth White, Jean-Claude Masson, Michel Butor, et une belle suite de poèmes de Marc Baronheid.

Sepia, qui porte en sous-titre « Arts/Poésie/Femmes » (B.P. 219, 75226 Paris Cedex 05), propose dans son numéro 12/13 un ensemble de poèmes d'Yvon Bohers, une réflexion échevelée d'André Malartre qui a mis en scène au théâtre Hep-Hep de Cécile et André Miguel, et des poèmes de Monique Escudéro ; on lit aussi des interviews, des articles sur le cinéma...

Saluons la remarquable revue *Fin de siglio* (Apartado 1724, Jerez de la Frontera, Espagne), prose, poésie (Eugénio de Andrade, D.H. Lawrence, Julio Mariscal figurent dans le numéro 8 de 1984) et abondantes études.

Zéro limite (B.P. 23, 74170 Saint-Gervais) poursuit dans le style qui lui est propre et publie dans son numéro 16 des pages de Jean-Noël Vuarnet, Emmanuel Loi, Jean Todrani...

A noter dans *Septentrion*, n° 1/85 (Murissonstraat 260, 8530 Rekken, Belgique), revue de Culture Néerlandaise, une étude sur le poète J. Eijkelboom, traduit ici par Liliane Wouters.

N'oublions pas enfin l'activité inlassable de *Encres vives* (Engomer, 09800 Castillon) : son numéro 117 donne à lire un entretien de Salah Stétié avec Jean-Marie Le Sidaner et une brassée de poèmes divers, son numéro 119 mêle les poèmes de Marie-Claude Combes et les dessins de Jacqueline Bareille-Deant sous le titre *L'Autre lisière*, et son numéro 120 présente *Les Masques embusqués* de Robert Nedelec, dont on retrouve le style foisonnant.

En ce qui concerne la publication des recueils nouveaux, les petits éditeurs continuent à faire merveille; les grands éditeurs aussi parfois. Pierre-Alain Tâche, dont je me rappelle l'admirable *Ventre des Fontaines* paru jadis à *l'Age d'homme*, vient de publier deux grands recueils, *Le dit d'Orta*, aux éditions de La Dogana, ainsi que *Poésie est son nom*, aux éditions de *l'Alphée*.

On connaît le beau et minutieux travail typographique de Guy Goffette (34 chemin des Roses, 6765 Harnoncourt, Belgique), il anime la revue *Triangle*, dont le numéro 9 vient de sortir avec un beau poème de Paul de Roux, et, parmi d'autres, des poèmes de Salah Stétié et de Bernard Vargafitig. Mais surtout Guy Goffette édite et imprime lui-même une collection de petits recueils, sous le sigle de l'Apprentypographe : ainsi vient-il de publier *Verger peint*, poèmes sensibles et rapides de Gaspard Hons, ainsi que *Le couloir* de Paul de Roux, suite de poèmes d'une grande humanité comme le sont ceux de Pasternak.

Paul de Roux fait aussi paraître aux éditions de *l'Alphée* un splendide recueil, *Les Pas*, où les poèmes du quotidien prennent le son et la lumière d'une sincère humilité, d'une lucide expérience humaine.

Jean-François Manier publie à l'Imprimerie de Cheyne, éditions qu'il imprime et dirige, son recueil *Comme la terre que le dégel nous rend* : une poésie raide et ciselée, et qui n'est pas dépourvue de lumière ; il publie aussi un nouveau recueil de Patricia Castex-Menier, *Questions de lieu*, poèmes sensibles et ciselés avec acuité, et, enfin, d'André Appercelle, un très beau recueil, *Tentative du bleu*, où se fait entendre une des meilleures voix féminines actuelles, intense et très présente.

Andrée Appercelle publie en même temps chez *Federop* un autre beau recueil, *L'une l'autre*, où l'on retrouve son style, très personnel, qui dit les violences du monde actuel et le besoin de paix et de solidarité humaines (avec une préface judicieuse d'André Doms).

N'omettons pas de signaler les trois derniers Cahiers du Confluent (B.P. 54, 77130 Montereau), *Le minotaure déménage* de Christophoros Liontakis, l'un des meilleurs jeunes poètes grecs, *Soleils silences* de Claude Hélène Lambert, et *Mémoires du provisoire* du congolais Dominique Nkounkou.

A l'université de Nantes s'est tenu en mars 1985 un colloque sur l'œuvre de Michel Seuphor ; une exposition de ses œuvres a été présentée au Musée des Beaux-Arts de la ville. Un très beau catalogue a été édité par le Musée,

ainsi qu'un recueil intitulé *Paroles poétiques* de Michel Seuphor, édité, lui, par La Nantaise ; c'est l'occasion de revoir et de saluer la vitalité de cette œuvre, poèmes vifs et irrespectueux, et surtout ces étranges « dessins à lacune » où les hachures horizontales dégagent des formes, des lettres, des poèmes parfois.

Brouillard journalier, de Gilles Ortlieb, aux éditions Obsidiane, présente des poèmes lucides et sensibles, errant dans la solitude et la cruauté du quotidien.

Après son long et attachant recueil *Leçons de ténèbres* publié il y a quelques années chez Gallimard, Jean-Pierre Colombi publie cette année chez le même éditeur *Allégories de l'automne et des autres saisons* : une assez belle écriture, délicatement familière, nourrie de menues extases, de tristesses fugitives, au sein du quotidien le plus prosaïque ; c'est un style qui semble devenir très à la mode, mais il faut reconnaître que Jean-Pierre Colombi y excelle parfois et sait lui donner un ton léger et personnel.

Signalons enfin *Devenir-Aujourd'hui*, un long recueil hiératique d'André Lagrange, aux éditions des Prouvaires, les variations de Jean Féron sur le mot *Epouvantail* aux éditions de l'Arbre (42 rue de la Chaussée, 02460 La Ferté-Milon) et *Terres d'oiseaux* d'Anne Thuault, aux éditions du Guichet.

Yves Bergeret

« Dans notre précédent numéro une erreur regrettable m'a fait attribuer le prix Jean Malrieu 1984 à Pas de F. Ducros alors que la lauréate est *Marilyne Derbiolles*. Qu'elle me pardonne, si elle le peut...

(J.-P. B.)

COURRIER D'UN LECTEUR

Notre ami *André Daspre* nous a fait parvenir cette note critique, en conclusion d'une lettre. Comme on va le voir, elle met en cause, fort justement, une phrase hâtive de ma recette « L'alose à l'oseille » publiée dans le précédent n° d'A.P. (H.D.).

« ... À parler franc, je trouve inconcevable que tu aies pu commettre une aussi grave erreur sur la pêche de l'alose alors que cette pêche, pratiquée notamment à Avignon, manifeste de la façon la plus brillante l'astuce placide des Provençaux. On ne pêche pas au filet mais au *vire-vire* qui fonctionne à peu près ainsi :

Une barque est accostée à 2/3 m du bord ; par le milieu, passe une barre ronde, calée entre des taquets mais tournant sur elle-même ; fixés à l'extrémité de la barre qui dépasse du côté du fleuve, 2 paniers en fer opposés ; chaque panier, allongé, à larges mailles, plonge à son tour dans le courant, ramasse l'alose au passage, remonte droit en l'air et là, parce qu'il a l'inclinaison voulue, fait glisser l'alose au creux de la barque. Il va sans dire que tout ce travail se fait sans aucune intervention humaine, sinon pour ramasser l'alose au fond de la barque : c'est par la seule force du Rhône que les paniers tournent autour de leur axe... »

ANAWRATHA

Je parlerai du livre de *Anne-Marie Albiach* « ANAWRATHA » (1) dans le mouvement d'une lecture page après page, au jour le jour...

Vendredi 17 mai, 19 heures.

Fascination du nombre *quatre* et de *l'Obscur* dans le premier chapitre (sur *Aely* de Edmond Jabès). Prose divine : « Dans la dynamique de l'obscur, ou de l'obscurcissement de cette mémoire, dans le présent optique illusoire, ne demeure que cette « noirceur », cadre qui ne cesse de s'approfondir d'un cube ouvert par où l'enlissement ou l'adonnement au gouffre réitère du quatre (mortel cependant —) nous aspire... » (C'est du Moreau !) On voudrait tout recopier de cette... *obscurcie et lumière... L'œil la loi(e)...* Œil fatal, œil-loi phallique. Energie... Surface... Paraître... Absence

Après LOI (E) vient LE JEU DIVISE : MIROIR sur *Les Noces d'Hérodiade* de Mallarmé. *Le Jeu divisé*, cela pourrait être le sous-titre du livre ? ANAWRATHA. Noter les quatre A comme dans Anne-Marie Albiach et WRATH qui veut dire colère en anglais.

Anawratha, roi de Birmanie mort à 33 ans (1044-1077). Introduisit dans son royaume le bouddhisme Hinayama (Le Petit Véhicule) par opposition au Mahayana (Le Grand Véhicule)...

Œil, miroir, lumière, le corps, les draps, *l'onanisme aux draps froissés entre les cuisses de l'une ou de l'autre*. Lumière des vêtements et des mots... Halètement des corps qui se joignent, les corps androgynes, androgynie symbolique de l'onanisme. Miroir, Image phallique et représentation. Image d'Hérodiade, noir du deuil...

« L'amour suprême »

sur Danielle Collobert.

lumière créatrice (Villiers de L'Isle-Adam).

le feu mourant, disparition de Danielle. *Et ceci sans conclusion...*

Onze séquences — chapitres dans le livre *Anawratha*.

Quatrième séquence, *Calligraphie* avec un exergue de Claude Royet-Journoud (v. 27) :

« il y faudrait du silence
tenir compte de l'usure »

Ambiguïté du mot *usure* :

Pound : « Le Mal c'est l'Usure, Néchèkh »

Ici *l'usure du silence...* La lutte contre la mémoire, la *luminosité des rues*. Luminosité. Nous lisons donc ce livre sous l'égide de *la lumière* et de *l'obscur*, du *dévoilement* et du *voilement* des corps. L'espace nu, vierge, la forêt vierge... théâtre, scène...

(1) Editions Spectres Familiars.

Après *Calligraphie*, deux textes sur C.R.J., *Obscurcissement* sur *La notion d'obstacle* et *La déperdition « de chance »* sur « *Le drap maternel* » ou *la restitution*...

Claude Royet-Journoud, un grand metteur en scène... Je lis, fasciné et abruti par un rhume qui m'a tiré du lit vers sept heures ! Un cachet et des trucs dans le nez arrangent un peu les choses, sauf une espèce de nausée qui remplace la difficulté à respirer...

C.R.J. : Voix au second degré, déportée dans / par le masque, *renversée*, donc, la voix et *l'obstacle*, l'écho, peut-être :

« La parole native de l'obstacle »
la « théâtralité de l'air »

Mise en scène (bis)

Je pense au mur altier du théâtre antique qui restitue (fait écho à) la voix masquée...

Ici, chez C.R.J., la lumière se trouve en proie à une *menace* ; il s'agit d'*opacité*, de noir, d'*obscurcissement*, de froid ; et pourtant quelle *luminosité* de l'esprit, du mental, quelle *énergie*, quelle détermination ! Il y va de la *densité salvatrice de l'air* !

Ne pas oublier que *light* en anglais veut dire, à la fois *lumière* et *léger*...

On est enfin *au-delà de l'aveuglement* !

Une poésie d'éveil !

ANAWRATHA, merveille d'équilibre. Equilibre de la lumière.

« *Le drap maternel* » ou *la restitution*

Titre unique !

La restitution, la mémoire...

L'identité du drap de la naissance, la venue, la mise *au jour*, l'éveil...

La tête, la partie du corps qui voit le jour la première et qui touche au *drap maternel*...

Violence de la naissance.

Anne-Marie la pointe dans ce livre, avec le supplice, la *cruauté du langage*.

Le langage attende au corps. Le langage coupe la langue, la mutile...

idée : « le masque n'a ni langue ni lumière »

Trous noirs des yeux et de la bouche (théâtre)...

La scène, les coulisses, la fosse, lieux de mort.

L'obscurcissement de la salle de spectacle, le corps...

Noir sur blanc (du drap)

la nudité obscure

dénégation / violence...

Je balbutie : la lumière menaçante de l'*orage*, la nuit *du sommeil*...

Je tourne la page 39/40 et j'atteins le milieu du livre *Anawratha* !

l'arme, le couteau, la lame, verticalités brillantes, le tranchant du livre...

Rappel : en relisant LOI (E)

L'*œil* sans paupière voué à la lumière éternelle ; violence... de la loi(e)...

La paupière pourrait *tourner* la loi en créant de la nuit dans l'œil !

La paupière coupe la violence, elle lui *nuît*

LA PAUPIÈRE NUIT A LA VIOLENCE, à la *loi obscène* de la vue...

idée : extrême vitesse du mouvement palpébral ! *Samedi 18 mai*, maintenant, vers 9 h 0.

Je note :

La démarcation du corps divisé — lui devenant l'autre, un hiatus s'instaure dans la déchirure.

le texte remet en question ses propres données.

Il n'y a rien à ajouter !
C'est la syntaxe qui fait sens !
1 h 45... La poésie est un langage aiguisé, la poésie coupe dans la langue.
Odeur du thé et du rhume...

Une langue qui se remet en question.
Le corps n'est pas une assise. Seul le *hiatus* de la langue compromettrait la *déchirure*....

Corps = béance, une coupure qui mange le langage jusqu'à la « couleur ». Le corps ou les images de la bête obsessionnelle... La grammaire joue à perte et fait titre à la lecture. De la lecture... La grammaire qui structure, mais à l'inverse du corps qu'elle dépouille (du dénuement à la nudité) sans pour autant résoudre l'énigme...

Reste le *travail vertical et blanc*.
On imagine là le corps ou le texte et leur absence nue...

La terreur inhérente, une chance existe avec le souffle, nudité comme moteur, grammaire du...

In petto : relu ce qui précède... C'est un peu flottant ! Las ! Je crois que le livre de Anne-Marie se suffit amplement et défie tout commentaire ! Pardon pour la platitude ! Se suffit dans sa dense beauté.

« Respiration en demeure de "chance" »

Lundi 20 mai

Radio. 11 h 30. Luciano Berio parle du *contrepoint*... Y a-t-il un contrepoint en poésie ? Justement, il me semble qu'on rencontre ce phénomène chez A.M.A., cette forme complexe, cet art de superposer (mentalement) deux ou un plus grand nombre de lignes...

La légèreté, *cette légèreté viendrait de l'air*... Je relis plusieurs fois la séquence intitulée, *Dialogue épisodique sur la prise de conscience ou les reliefs du regard*, inspirée par *Les Marionnettes* de Heinrich Von Kleist. Ce conflit entre la matière inerte et le désir de l'homme qui tient les fils. Il y a, à la fois, réussite et échec, sans quoi le mouvement serait impossible... « la disgrâce du savoir »... C'est le geste de l'archer Zen. Et la citation - koan terminale : « seul un dieu pourrait se mesurer avec la matière. »

La « réussite » est au-delà :

*du fruit vénéneux d'une science des gestes
et de la disgrâce du savoir...*

Contrepoint. C'est le titre du chapitre consacré au poète américain Louis Zukofsky, à son livre « A » 9.

Le couple *light/night* : « La lumière est semblable à l'obscurité »... Le temps, *les choses de la lumière, l'ancien paradis*...

La même chose comme la vie et la mort. Et *La dévaluation de l'or*, c'est la perte de la lumière, la crise du travail, la violence...

Quand A.M.A. parle *d'un texte qui ne cesse de tourner sur lui-même, s'ouvrir et se fermer, implosant à l'intérieur et aux pourtours de sa structure dans une économie sans cesse mesurée*... Elle ne fait que parler de sa propre écriture, *contrapunctique* !

William Carlos Williams parlait de *l'éternelle chausse-trape de la critique* à propos de Gertrude Stein...

Je me relis, pris entre le plaisir et l'angoisse... Plaisir de la *prose prosodique* de Anne-Marie, pour reprendre une expression de Wyndham Lewis dans un texte, par ailleurs sans intérêt, toujours sur Gertrude Stein...

Cillons nos yeux pour y voir mieux ! *Implosions* chez Louis Zukofsky et *énergie, l'énergie-écriture*... Lire à la lettre ici. C'est pas le plus facile !
Values to labor we have approximated

Texte politique « A » 9... (référence à la Grande Dépression des années 30 aux U.S.A.)

Inégalité posée d'emblée... Exploitation..

Action de la lumière... A gagner.

Violence de l'histoire...

Domination du carcan et du masque sur l'homme. Idée force... *Les choses de lumière...*

Haut degré de sens...

D'un sens inséparable du son (la langue et le langage, la voix, la pensée)

Giorgio Agamben : « La recherche de la voix dans le langage, c'est cela la pensée » La recherche de la lumière... Quête « matérielle »

Mardi 21 mai

gris doux. Fin de rhume

« Matérielle » Le mot fut lâché ! Ça voudrait dire que *la quête de la lumière*, pour un poète comme Zukofsky (méconnu en France), est une opération *réelle*, comme cette quête ou recherche de la voix dans le langage dont parle Agamben.

Je dirais plutôt *l'introduction, le passage* de la voix dans le langage...

Dans la dynamique de l'obscur...

Souvenons-nous, ce sont les premiers mots du livre *Anawratha*... Pensée obscurcie et lumière. Tels sont les axes principaux du livre autour desquels fonctionne la pensée en contrepoint... Le jeu light/night... le mouvement des sphères... Cosmique... *Anawratha*, un livre cosmique...

« Les hommes demeurent assujettis à leurs désirs et se tournent vers la puissance de la lumière comme initiale et élaborée de l'effort, en dépit des conditions masquées des pouvoirs de codes et de surplus... »

Il n'y a pas mieux comme programme ! Universel !

LA NUDITE ET LE DEMEMBREMENT DE LA LETTRE (p. 61)

Chapitre consacré à Roger Giroux, ou rapport du *corps* et de la *lettre*. Le scandale. Du corps à l'objet. Et la nudité. Celle du corps et celle de la page. Et le titre « Est-ce » interrogé par la lettre S. Tout l'immense travail de Roger Giroux depuis *L'Arbre le temps* (Mercure de France, 1964)... *Lieu d'œuvre*, donc ! Jusqu'à la nudité de l'os, la dissolution de la syntaxe... Non pour une annulation univoque mais pour faire surgir une toujours autre « beauté » !

Mercredi 22 mai

Ablutions

Eau lustrale du rêve

A de ANAWRATHA et de Zukofsky de Anne-Marie Albiach et de GRADIVA...

Alpha noir du commencement rimbaldien.

La première lettre du monde, *nue*, bruit de la plainte et du plaisir, de la naissance et de l'agonie : A !

Giroux celui qui redonne *corps* et vie à la lettre, cette lettre latine des inscriptions et des stèles qui s'inscrit dans les métamorphoses et, qui sait, les métempsycoses ?

Formulation et menace, destruction et reconstruction du sens : géométrie...

GRADIVA

La voix qui marche et tombe, le dernier personnage de *Anawratha*, le mythe en feu de la chute. La simulation de l'écriture. Car écrire, jouer c'est simuler. La *vie*, la *mort*, l'*absence*. Simuler pour rendre ces choses encore plus réelles. La scène vide, la *charge* sombre des tentures, l'écriture musicale de Anne-Marie, l'éclat nocturne du verre qui vole en éclats, light/night encore, les *plaques de verre*, la voix qui chante l'identité du symbole, du thème, de l'anamnèse.

La *parure* du corps linge ou joyau. Le parfum qui accompagne le sacrifice, le jaillissement ultime de la lumière féconde... Le théâtre de la lumière...

UNE BARQUE BRULE SUR LES REMBLAIS DU PORT (*Las ramblas*) Elle ignorait qu'elle ne connaîtrait plus jamais cela.

Rêver infiniment sur ce monostiche. Par où la poésie, la fiction entrent dans le livre *Anawratha* et l'achèvent sans fin. L'ultime, l'extrême lumière du sens, l'incendie...

Et toujours, en rappel, l'œil de la loi (e) fasciné par sa propre coupure invite au livre.

Joseph GUGLIELMI

MISERE DE LA SOCIOBIOLOGIE : Patrick Tort (sous la direction de), Pascal Acot, Jean-Pierre Gasc, Jacques Gervet, Jean-Michel Goux, Georges Guille-Escuret, André Langaney, P.U.F., 192 p., 88 F.

Pour la première fois, un collectif de scientifiques et de théoriciens des sciences réalise une réfutation pluridisciplinaire de la *sociobiologie*, dont le discours, travestissant les données objectives de l'écologie, de l'éthologie et de la génétique, aboutit aux divagations actuelles de la « nouvelle droite » et du *Figaro-Magazine* sur la nécessaire et « naturelle » inégalité parmi les hommes.

Dans un livre antérieur (*La Pensée hiérarchique et l'évolution*, Aubier, 1983), Patrick Tort avait déjà exhibé les fondements idéologiques de cette théorie qui prétend étendre aux sociétés humaines les lois qui régissent les comportements des animaux vivant en groupes. Il avait montré qu'elle provient du vieux « darwinisme social » du XIX^e siècle, lequel était déjà en contradiction avec la logique propre de l'anthropologie de Darwin.

Ce nouveau livre rejette comme non scientifiques les propositions de base de la sociobiologie appliquées à l'homme, propositions qui, reprises et vulgarisées par la « nouvelle droite », servent de rengaines aux plus vieux rabâchages inégalitaires et racistes.

Dans la seconde partie du livre, le dialogue, aujourd'hui crucial, entre darwinisme et marxisme, mérite également qu'on s'y arrête.

Jacqueline SALVAT

QU'EST-CE QUI EST IMPORTANT ?

Pour qui lit beaucoup de livres de poésie (ou proches) et qui les aime, la lecture est une manière de passionnaire laïque. Où se cueille le fruit de douleur et de joie. Fabriquant de héros ou de martyrs, il décide de l'importance, ou du rien, des uns et des autres.

Dans les tapages du jour. Car, on le sait, l'importance est aussi là. Dans le bouche à bouche, le courrier. Qui pourrait en douter ? C'est dire que les agitations littéraires du siècle, bruits d'édition, plaintes et soupirs, grabuges, douceurs, ou détresses, ne sont pas seulement l'ordinaire du critique, la commodité par laquelle s'ornent des écritures réduites ou portées à bricoler sur les écritures des autres. Ce tapage, toute l'histoire y donne, qui court au solide. Il y a de l'importance, gravité, autorité, conséquence, dans ce qui inscrit un mouvement continu, dans la logique propre au domaine, que sa matière commande, pour exister. Il y a de l'importance, on le sait encore, dans le plaisir, même fugace, même rétif. Il y a de l'importance, qui pourrait en douter, dans le cri, dans le rejet, dans la prouesse. Dans la dédicace.

Qu'est-ce qui est important, parmi tant de livres accumulés ? Tant de lectures ?

Il reste quelques livres sur la table : l'été. Quelques livres : écume, pour l'assiduité ? Edifiante pile pour l'œil, copinage ? Inclination ? Authentique ? Ou bien s'agirait-il d'un geste comme pour « ramasser le monde » (Marie Etienne) ? Ou pour une touche de plus à mettre au compte de la complaisance (sans laquelle il n'y a pas d'écritures, même des plus tendues, même à la perte, même des plus cabrées sur le geste qui les porte) ? Complaisance pour grossir ma complaisance ? Buisson d'épines devant ma porte ?

Quelques livres, plus deux. Qui sont déjà parmi les autres, sur les plan-

ches. Qui restent à relire. Deux romans.

« Aerea dans les forêts de Manhattan », Emmanuel Hocquard (P.O.L.) demeure, à mon sens, le roman le plus important de ces dernières années. Quant à une évolution de l'écriture de prose hors de sa crise actuelle. Ce que conter peut pouvoir dire, ce que modernité peut vouloir dire quand c'est la mélodie même de la langue qui se trouve modifiée. Non par les crispations redondantes mais par les subtiles nuances d'un jeu qui agit sur les mécanismes syntaxiques (en particulier par l'utilisation délicate des aspects du verbe). Subtile, oui, cette tenue de langue, magnifique délié d'une écriture de la plénitude, qui garde tout du patrimoine, dans une souplesse nouvelle, une tension dans le déplacement du récit. Une écriture qui sait se montrer inquiète sans être empêchée. Un livre qui a du bec. Un livre magnifique.

Puis un autre roman, récemment venu, le roman de Jacques Roubaud « La Belle Hortense » (Ramsay), gageure de roublardise heureuse et fringante, ravissante gueuserie prosodique, jubilation, malice et liesse. Réussite au galop, élégance, talent partout pour réjouir et qui sait aimer, dans le partage. Hommage à Queneau, certes mais pardon, quel bouquet ! Et que d'histoires pour notre plaisir !

Avec « Une raison de plus d'aller en enfer » (Flammarion), Alain Coulange poursuit l'écriture d'une épopée par fragments, approches tendues vers la constatation factuelle ou sentimentale, dure : une écriture sans consolation. Comme une nouveauté du désir de silence — pour survivre — dans le désir d'écrire — pour goûter à l'odeur de la mort, comme à frotter une main sur l'autre — comme à s'arrêter, pour fuir sans bouger.

Coulange s'explique, avec ce timbre

comme brouillé qui donne une élégance laconique au propos :

« Je me passionne depuis toujours et de plus en plus pour la notion classique de « thème » : l'enfance, les lieux de l'enfance, les changements de lieux, d'époques, la famille, sont des thèmes que j'affectionne. Au fond, je me sens davantage proche du « roman familial » que du « roman noir ». A moins que confusément en moi il s'agisse de la même chose ? Quoi qu'il en soit, je soigne beaucoup la présentation. Un livre pour moi est d'abord un embaumement. Il m'importe que la dépouille ait l'air présentable. L'intitulé « roman » me paraît le moins mal adapté à ce rituel (au sens laïque du terme, si un tel sens existe ?) Le thème de la « disparition » m'interpelle depuis longtemps (je ne sais quand ?), je veux dire m'accable. Il est « traité » dans un livre de Giraudoux : *La vie de Jérôme Bardini. Du jour au lendemain un homme disparaît de son univers social et familial. Pour moi la disparition est indissociablement liée à l'enfance : sentiment de s'être un jour perdu, dans une ville, un labyrinthe. Le livre s'articule évidemment sur une contradiction : nécessité de suggérer les indices, les preuves de l'événement supposé, et simultanément obsession de les faire disparaître. Ainsi ce dont je parle ne disparaît pas ouvertement, selon un geste forcené d'évacuation qui aurait toute chance d'être visible, mais glisse ou tombe, m'échappe des mains. Chute cruelle : définitive interminable. »*

(Extrait d'un entretien avec Gérard Arseguel)

J'aurais plutôt tendance à rapprocher cette écriture-là des exercices de la poésie qui s'imposent depuis deux décennies (j'ai tenté d'en dire deux mots dans « L'anthologie arbitraire d'une nouvelle poésie »). Car la narration touche au rythme dans sa variété, avec des coupes fortes, véritablement accentuelles, des combinaisons d'accents qui marquent une mesure. Ça porte.

Marie Etienne publie avec « Le Sang du guetteur » (Actes Sud, qui persiste

dans la fabrication de livres d'un format si étroit qu'il faut en casser les dos pour les lire...) un ensemble de textes — poèmes en prose ? proses en poésie ? — d'une haute tenue, d'une virtuosité, dans le montage des origines (avérées dans une page de « références ») telle qu'elle donne sur une tension à la fois violente et séduisante. La prosopopée incantatoire parvient à utiliser la minéralisation syntaxique (notamment le raccourci, suppression des articles, compression des sujets du verbe) pour briser l'effet de véhémence emphatique qui « guette » les écritures de la profération. Une force sèche parcourt les pages, coups pour elle, passion qui soulève une écriture chaste, qui se risque, halètements, qui se respirent à peine. Livre de bord.

Ni Jacqueline Risset ni Martine Broda ne sont expertes dans le trait qui suggère ou la période qui amplifie. « Sept passages de la vie d'une femme » (Flammarion) et « Passage » (Lettres de casse), sont, avec des volontés et des moyens presque opposés, des recueils à la lyrique brève : notations structurées qui font poème à la découpe. Jacqueline Risset carambole le vers à la jonction du sens, jouant des résonances feintes, des agencements de syllabes dans les mots qui s'enchaînent pour trouver la cohérence, le fil du propos. Et la mesure. Martine Broda écrit un livre dans la locution, dans l'expérience douloureuse de la parole, expression, toute faite. Dur : fenêtre ouverte sur la mort dans le « mime affreux du désir ». Qui descend au regard de l'autre. Mais aussi pour en tirer sa vie.

Il y a un côté (peut-être plusieurs) Saint Pavin, un abandon calculé, une légèreté de touche, une aisance et même une grâce baroque, dans le sens atténué de notre 17^e à ses débuts, dans le ton et les angles d'attaque de Jacques Réda. De Jacques Réda à la fois technicien, homme du métier d'écrire en vers, et poète. Deux livres nous le présentent tel. « Celle qui vient à pas légers » (Fata Morgana), rassemble

des articles publiés par diverses revues (dont Action Poétique). Livre de réflexion, calme, pondéré, sans apprêt et pourtant venant de loin, comme installé dans son ordre propre, avec pour sujet et thème principal la singularité du poème : la question du rythme. Un livre pour le régal, avec d'autres livres sous la main (par exemple le *Toulet*).

Dans « Beauté suburbaine » (Pierre Fanlac), *Réda* nous propose une douzaine de poèmes magnifiques, dans sa dernière manière où se manifeste le désir d'un lyrisme qui garde le mouvement de la parole vive, mots qui ponctuent des gestes, des regards, des clins, des sourires, des pauses de la voix... Descriptions, flirt avec la rime, compte, effet de diérèse ou de contraction, assonances répétées, scansion en écho. Sensibilité ni ombrageuse ni rétractile, généreuse, écriture leste et appétit de vie. Voyez donc le merveilleux « Cèdre à Meudon » (tout en vers

de quatorze), la souplesse, la qualité. La détente. La puissance d'écrire. Loin des rabutinades comme des écritures rétrécies. Plaisir.

Signaler aussi des livres dont on reparlera ici : « Un corps entier de songes », de *Gil Jouanard* (Fata Morgana), « Où l'on entend passer le temps », de *Gil* aussi (Terriers) et « Recuiam » de *Maurice Regnaud*. Et « Dans cette obscurité » de *Nicolas Cendo* (Flammarion).

Dire aussi ma déception à la lecture de « Les commodités de la vie », *Anne Portugal* (P.O.L.) dont la vivacité d'écriture apparente tourne au procédé. La sauce n'a pas pris.

Enfin, relisez donc *Ezra Pound* : il aurait cent ans, le 20 octobre, de cette année.

H. D.

LA REPETITION

(Nouvelle Série : 1983-)

- 1) *Jean Todrani* : Gioconda. 2) *Henri Deluy* : La substitution. 3) *Gil Jouanard* : Eloge de la vie ordinaire. 4) *Jean Tortel* : Provisoires saisons.
- 5) *Jean Laude* : Perspectives. 6) *Alain Praud* : Le corps de Christie Brinkley. 7) *Alain Coulange* : Il faut que tu sois le ciel. 8) *André du Bouchet* : Déravage sur une plaque de verglas, déchet de la neige.

Série éditée par Henri Deluy.

Chaque recueil, tiré à 100 exemplaires : 50 F l'un.

Commandes à la revue.

Organisé et animé par *Martin Mooij*, avec l'aide de *Joke Gerritsen* et d'une pléiade nombreuse, dynamique, compétente, de jeunes, pour la plupart bénévoles, le festival annuel de poésie « *POETRY INTERNATIONAL ROTTERDAM* » se tient, depuis 1970, dans le grand port néerlandais.

Il bénéficie de sources de financement importantes et diversifiées. Elles permettent à cette initiative coûteuse de se développer dans les conditions matérielles les plus favorables. Elles permettent, notamment, d'inviter des poètes des quatre parties du monde, d'assurer à la fois la présence de personnalités affirmées et de « jeunes talents » comme on dit.

Mais il faut un peu plus que de l'argent et de la bonne volonté pour réussir un festival de poésie, une rencontre, des lectures. De multiples exemples, ici et ailleurs, le montrent. Il faut au moins une orientation, des choix, un ou plusieurs lieux, un ou des publics. Il faut savoir profiter des conjonctures nationales comme des occasions et des concours locaux. Il faut savoir prendre le vent mais aussi aller à contre-courant. Il faut avoir du cœur. Et réussir.

Cet esprit de réussite règne dans la grande salle qui sert de point de rencontre, dans l'ensemble « *De Doelen* », vaste bâtiment à vocation culturelle construit au centre de la ville (elle-même reconstruite — avec assez peu de bonheur, il faut en convenir — après les bombardements et les dévastations de la dernière guerre). Il règne aussi dans le déroulement des manifestations. Il se montre par la présence d'un vrai public : plusieurs centaines de personnes, chaque soir (entrée payante : 26 francs par personne).

Il se manifeste dans la souplesse de l'organisation et dans la précision comme dans la gentillesse des rapports. Il se marque dans la diversité des centres d'intérêt et des activités proposés aux poètes présents.

« *POETRY INTERNATIONAL* » dure une semaine. En général du samedi au samedi. Il comporte, chaque soir, durant deux heures, une lecture. Une soirée, chaque année, est réservée à une poésie nationale : six poètes de langue portugaise étaient les invités, pour 1985. Les lectures peuvent être chantées ou rythmées ou accompagnées de mimes et de danses, comme ce fut le cas, cette année, avec l'un des poètes japonais présents. Elles ont lieu dans la salle « *De Doelen* » ou ailleurs, par exemple, le dimanche après-midi, dans un parc, conjointement à une sorte de kermesse populaire qui tient des puces et de la Fête de l'Humanité.

Des expositions mettent l'accent soit sur un autre aspect de l'activité des poètes (cette année : des toiles et des dessins du poète néerlandais *Lucebert*), soit sur le pays dont les poètes ont spécialement la parole (cette année, de très éloquentes photos sur le *Portugal*), soit sur des livres (cette année, dans la librairie de poésie de la ville qui est aussi la librairie de l'équipe qui met en place le Festival, une présentation des œuvres de *Lucebert* et de *Léo Vroman*, autre poète néerlandais).

À l'occasion de la venue des poètes dont le pays a été choisi pour être particulièrement « en vedette », un volume paraît, chaque année, consacré à leur travail (cette année : « *Treize poètes portugais d'aujourd'hui* », dans la série « *Poetry International*, chez l'éditeur *Meulenhoff* »).

Une initiative déjà ancienne permettait aux poètes présents de participer à un « atelier de traduction ». Nous étions invités à adapter, ou à traduire pour ceux d'entre nous qui connaissaient le néerlandais, des

poèmes de *Léo Vroman*. On mettait à notre disposition de premières traductions en anglais, allemand, espagnol, portugais et français. Nous pouvions, tous les matins, travailler en collaboration avec des spécialistes néerlandais. A loisir et selon le bon plaisir de chacun. Les bibliothèques de la ville, toutes les bibliothèques, étaient également mises à contribution. Les librairies, par contre, semblaient rester à l'écart de l'événement.

Enfin, le dernier samedi, avant la séparation, une grande soirée donnait la parole à tous les poètes rassemblés. Un thème est proposé, pour cette lecture exceptionnelle, différent d'une année sur l'autre : l'an passé, « *l'amour* » cette année « *Hymne à la nuit* ». J'insiste : ces manifestations se déroulent en présence d'un public nombreux, curieux, qui s'attache aux lectures et aux livres. Comme on peut le voir, tout le monde y trouve son compte : les poésies étrangères, qui sont traduites et publiées, la poésie néerlandaise qui peut ainsi donner à lire et se faire connaître.

Le Festival est précédé d'une large information des poètes invités. Il est suivi par l'envoi d'autres informations et d'une brochure comprenant des traductions en anglais de poètes de langue néerlandaise.

Je ne dis rien, bien sûr, des contacts, des randonnées, des amitiés... Je ne cite aucun nom, parmi les centaines de poètes de toutes nationalités et de tous horizons venus à Rotterdam, fin juin, depuis seize ans. Les plus « grands » sont venus. En plus, beaucoup d'autres. Et chaque année, une aide est offerte à un poète en difficulté dans son pays (emprisonné ou torturé, humilié, censuré ou non publié...).

Du bel ouvrage, utile et bon. Malgré le ciel plus bas que terre, la pluie, devant derrière, et le froid. Et le prix des harengs...

Henri DELUY

LIRE

Jean-Claude Montel : *L'enfant au paysage dévasté* (Flammarion).

Bernard Chambaz : *Corpus* (Messidor).

Jean-Baptiste Para : *Arcanes de l'hermite et du monde* (Messidor).

Vient de paraître

Trois poètes hongrois : Kalnoky, Pilinszky, Weores

(Texte français de Maurice Regnaut)

Collection « Selon » publiée par Action Poétique

Déjà parus :

Rainer Maria Rilke : La Princesse Blanche
(Texte français et présentation de Maurice Regnaut)

Giorgio Baffo : Sonnets érotiques
(Texte français et présentation de Maurice Regnaut)

Jean-Pierre Balpe - Bleus

En vente en librairie (Diffusion Distique) ou à la revue

Des mots à ne pas oublier

Verse : dans « à verse », bien sûr, mais aussi l'état des plantes couchées ou versées sur le sol, « la verse des blés ».

Compotier : le plat le contenu du plat.

*« Sa joue était semblable à la rouge moitié de la
pomme qui est l'honneur du compotier. »*

Francis Jammes

Petite rubrique ouverte à nos lecteurs : un ou plusieurs mots peu utilisés, que vous aimez avec, si possible, un vers dans lequel ce mot est employé.

H. D.

NUMÉROS DISPONIBLES

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.
49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — *G. Lukacs*.
53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.
54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART — REALISME SOCIALISTE — JOSE BERGAMIN.
56. POESIES U.S.A..
57. CHILI — ANGOLA — ESPAGNE.
58. POETES PORTUGAIS. — B. BRECHT.
66. POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRAKL — JEAN MALRIEU
69. POESIES EN FRANCE (2).
70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD.
71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70.
72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE.
73. BAROQUES AU PRESENT.
74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH.
75. TROBAIRITZ : Les femmes dans la lyrique occitane du Moyen-Age.
76. PHILIPPE SOUPAULT. — POETES IRANIENS. — GERTRUDE STEIN.
77. COMMENT NOUS ECRIVONS et ensemble IOURI TYNIANOV.
78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI.
79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.
80. LANGUE MORTE.
81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ?
- 82-83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE. — POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN. — NOUVEAUX POETES DES U.S.A.
84. LA POESIE. LE VERS : G.-M. HOPKINS.
85. POESIE EN JEUX : L'ECOLE, L'ECRITURE.

86. AMOUR AMOUR.

87. CLAUDE ROYET-JOURNOUD.

88. POESIE-PERFORMANCE.

89-90. DE L'ALLEMAND : H. Heine, B. Brecht (inédits en français), P. Celan (inédits en français), S. Hermlin, E. Jandl, H.-M. Enzensberger, H. Heisseinbüttel, H. Müller, P. Rühmkorf, V. Braun, O. Pastior, P. Wiens, R. Priessnitz, G. Kienert et de nombreux autres poètes de langue allemande (R.D.A., R.F.A., Autriche, Suisse), présentation A. Lance. Et : Jean TORTEL, A.R. Rosa, B. Noël, H. Deluy, P.-L. Rossi, M. Delouze, A. Rapoport, Ch. Tarding, F. Leclerc, H. Kaddour, Ch. Gambotti, Bl. de Prevaux, G.-D. Percet.

91. AVEC COBRA : Poètes expérimentaux des Pays-Bas.

92. QUATORZE POETES D'AMERIQUES LATINES.

93. QUATORZE POETES DU QUEBEC MAINTENANT.

94. TROUBADOURS GALEGO-PORTUGAIS.

95. ALAMO - Littérature, Mathématique, Ordinateurs.

96-97. JEAN TORTEL : Etudes, poèmes, critiques, textes, photos, dessins, notes, inédits, recettes, témoignages, entretiens, etc. : G. Arseguel, J.-P. Balpe, A. du Bouchet, P. Chappuis N. Cendo, G.-E. Clancier, A. Coulange, L. Decaunes, H. Deluy, Ch. Dobzynski, J. Dupin, Cl. Esteban, D. Esteban, P. Getzler, L. Giraudon, J.-M. Gleize, J. Guglielmi, Guillevic, E. Hocquart, Ph. Jaccottet, R. Jean, G. Jouanard, M.F. Jouannic, F. de Laroque, P. Lartigue, J. Laude, G. Mounin, S. Nash, G.-D. Percet, L. Rav. R. Regnaut, M. Ronat, A.R. Rosa, J. Roubaud, Cl. Royet-Journoud, R. Sabatier, J.-L. Sarré, J.-L. Steinmetz, J. Todrani, Toursky, F. Valabrègue, B. Vargaftig, A. Veinstein...

98. JAROSLAV SEIFERT. — POETES DANOIS D'AUJOURD'HUI.

99. DE LA SEXTINE : un vaste panorama réalisé et présenté par Pierre Lartigue, avec des sextines de : Bertolome Zorzi, Pietro Bembo, Scipione Agnelli, François Pétrarque, Salomon Certon, Montemayor, Lope de Vega, Luis de Camoëns, Barnaby Barnes, Martin Opitz, Andreas Gryphius, Ezra Pound, Louis Zukofsky, Elisabeth Bishop, Joan Brossa, etc... *Textes et poèmes* : Anne-Marie Albiach, Claude Adelen, Joseph Guglielmi, Claude Jallamion, Lionel Ray. *Gaston Massat* : poèmes, présentations Armand Olivenes et Lucien Bonnafé.

100. LE TANGO.

action poétique

Bulletin
d'abonnement
ou de
réabonnement

Nom : _____ Prénom : _____

Profession (si vous désirez la préciser) : _____

Adresse : _____

— Je m'abonne pour _____ an(s) à la revue action poétique.

1 an (4 n^{os}) France : 150 F Etranger : 230 F

2 ans (8 n^{os}) France : 270 F Etranger : 400 F

Soutien (4 n^{os}) 800 F

8 n^{os} 1 500 F

- Etranger : la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

- Je désire également recevoir les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de _____ F par :

- chèque postal
- mandat-postal
- chèque bancaire
- mandat-lettre

action poétique, 4294-55 Paris.

CCP

Rue J.Mermoz, Résidence La Fontaine au bois n° 2, 77210 Avon.

A _____, le

Signature :

LIRE

- DUBUFFET : Bon Piet Beauneuille, *Ryōan-ji*.
- MAURICE REGNAUT : Recuiam, *Ipoméé*.
- JEAN FOLLAIN : La table, *Fata Morgana*.
- JACQUELINE RISSET : Sept passages de la vie d'une femme, *Flammarion*.
- ANNE PORTUGAL : Les commodités d'une banquette, *P.O.L.*
- ABEL JEANNIERE : Heraclite, *Aubier*.
- MARTINE BRODA : Passage, *Lettres de casse*.
- JACQUES REDA : Beauté suburbaine, *Pierre Fanlac*.
- JACQUES REDA : Celle qui vient à pas légers, *Fata Morgana*.
- GIL JOUANARD : Un corps entier de songes, *Fata Morgana*.
- RENE CHAR : Le voisinage de Van Gogh, *Gallimard*.
- ALAIN COULANGE : Une raison de plus d'aller en enfer, *Flammarion*.
- JACQUES DEMARCO : L'air de l'eau, un opéra, *Place/Royaumont*.
- FRANCIS COMBES : Cévennes, *Ipoméé*.
- NICOLAS CENDO : Dans cette obscurité, *Flammarion*.
- CLAUDE FAIN : Le Rite Recommencement du geste, *Spectres Familiers*.
- RAYMOND JEAN : Belle clarté Chère Raison, *Desclée de Brouwer*.
- DIDIER CAHEN : Séjours, *Spectres Familiers*.
- MARCELIN PLEYNET : Giotto, *Hazan*.
- ANNE ROCHE et CHRISTIAN TARTING : Des années trente, *groupes et ruptures*, anthologie, CNRS.

LES TOMATES A LA PROVENÇALE

On la retrouve en ragoût, en salade, dans les sauces, à l'étouffée ou frite, entière, en morceaux, concassée ou en bouillie, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, dans les cuisines populaires et dans les consommés les plus sophistiqués, elle accompagne des centaines de plats et se trouve, nue, sur toutes (ou presque) les tables, fraîche ou en conserve, intégrale ou pelée, venue de l'usine ou des grandes casseroles sorties pour l'occasion des coins profonds de la cuisine, elle est une des reines de nos palais. C'est la tomate.

La plante et le mot qui la distingue nous viennent du Mexique. « Tomatl » dit-on en nahuatl.

Le nom apparaît pour la première fois, semble-t-il en 1598. Nous l'empruntons à l'espagnol, qui le tient de ses conquistadors à leur retour des Amériques. Nos ancêtres essayent d'autres désignations (qui, marginalement, demeurent) : pomme d'amour, pomme dorée... Mais le 18^e siècle (1749) adopte définitivement le mot d'origine.

On en profitait, il y a encore peu, de juillet à octobre. Elle est un des fruits-légumes qui souffrent le plus des mises en serres, des cultures trafiquées, des productions accélérées, des transports en grande vitesse...

Il faut donc se méfier. La première mesure à prendre pour obtenir de bonnes tomates à la provençale est de bien choisir l'époque et le produit.

On mangera des tomates à la provençale de juillet à octobre. On rejettera les tomates venus des pays froids : pas de tomates de Hollande ou de Belgique, insipides et calibrées.

On choisira, suivant les goûts, entre la Saint-Pierre, ronde, lisse, ferme (et, bien sûr, mûre à point) et la Marmande, plus plate, aux tranches remarquables, plus découpée, savoureuse. Toutes les sortes de pendeloques seront laissées aux vertus du coulis.

La date venue, et l'envie, la tomate sur table (lavée, le « pécou » dégagé), je vous propose l'une des recettes possibles :

En poêle profonde, un peu d'huile d'olive sur un feu doux. Les tomates coupées en deux (dans le sens le plus large) sont posées, sur leurs côtés tranchés, à même l'huile. On couvre. Quelques minutes. La tomate rend une bonne partie de son eau. On les retourne et on couvre à nouveau après avoir salé et poivré. Un moment plus tard (au jugé, au coup d'œil), on découvre. La tomate baigne dans son jus à peine gras. On ajoute l'ail écrasé, une toute petite pincée de farigoule (le « thym ») et on laisse cuire très longuement à tout petit feu. Quand la poêle commence à « attraper » le fond de la tomate, on racle légèrement avec la cuillère en bois et on pose ce qu'on a raclé sur la tomate. On continue à surveiller. Lorsque la tomate n'a plus de jus, qu'elle est confite, on complète par une coulée d'huile d'olive et du persil haché.

On laisse revenir deux minutes et on sert. Vous verrez.

H. D.